

Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

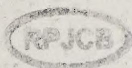
Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

L'ÉLEVE
DE
LA NATURE.

TOME TROISIÈME.


RPJCB


RPJCB



.... *Je regarde encore* ....
.... *C'étoit un vaisseau*...

L'ELEVE
DE
LA NATURE.

Nouvelle édition avec figures.

---

meare
De cœlo ad terram, de terrâ ad sidera mundi.

LUCRECE, liv. I.

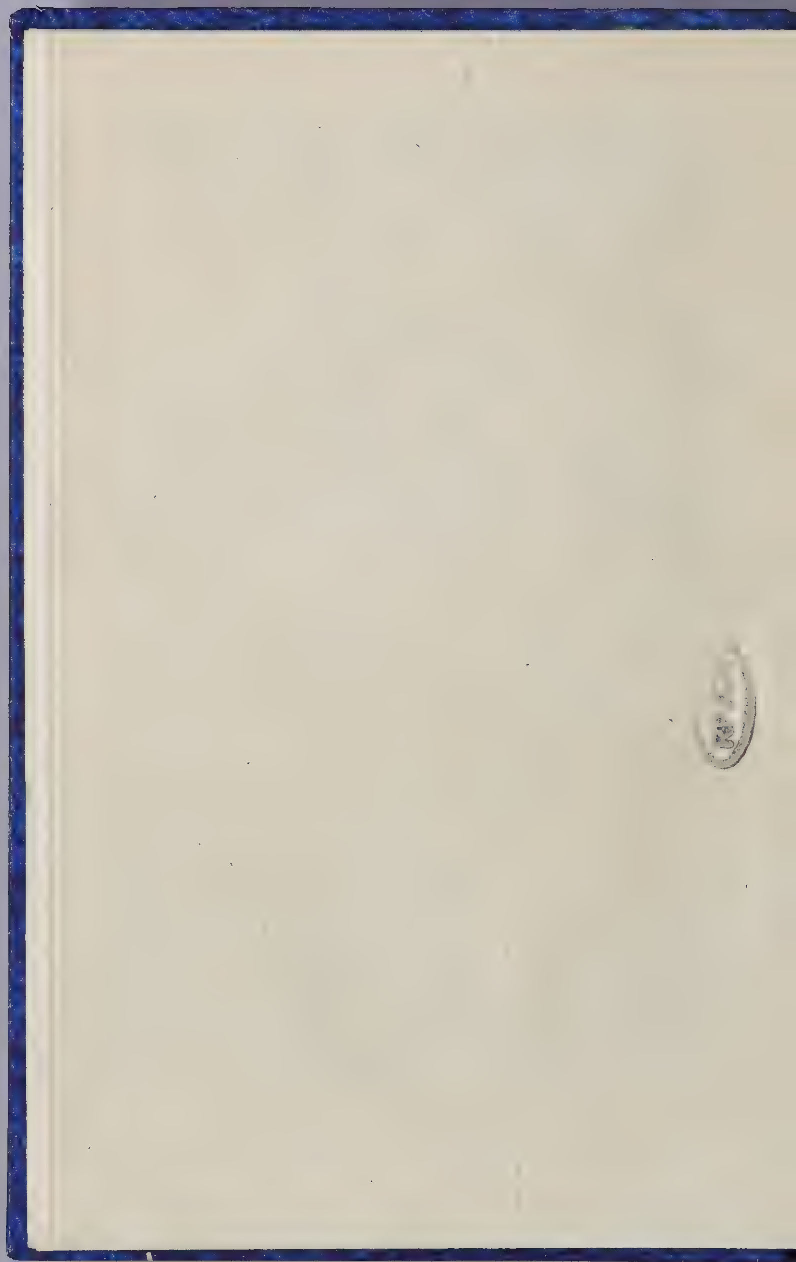
Descendre du ciel à la terre, et de la terre remonter jusqu'au séjour brillant des astres.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez J. G. MÉRIGOT, jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 38.

An second de la République.





L'ELEVE DE LA NATURE.

Un évènement nous alarme.

IL y avait au moins quinze ans qu'*Euphémon* et *Julie* faisaient le bonheur l'un de l'autre dans l'*isle de la Paix* ; il y avait dix ans que je partageais et que j'augmentais leur bonheur. Le 8 Avril de l'an 1754, nous apperçûmes de très-loin un petit objet, que je pris pour un arbre flottant ; il me paraissait tout au plus

gros comme une moyenne branche ; mais je savais depuis long-temps, et j'avais même appris sans maître, comme je l'ai dit ailleurs, (*Tom. I*, *pag.* 114,) les premières règles de l'optique. Je vis *Euphémon* et *Julie* trembler, pâlir, se regarder et me regarder aussi ; je vis leurs yeux se mouiller de larmes.... Est-ce le bonheur, est-ce le malheur qui vient à nous, s'écria *Euphémon* ? Quoi donc, lui dis-je, n'est-ce pas un arbre ? Ah ! mon fils, c'est bien autre chose qu'un arbre ! Cet objet est mille fois plus éloigné de nous, et par conséquent mille fois plus grand qu'il ne te le paraît. En même temps il tire une lunette d'approche qu'il portait toujours ; il me la donne ; je regarde, je vois une barque qui vient à nous à pleines voiles. Il regarde à son tour, et quelques minutes après il me rend la lunette ; je regarde encore, et cette barque me paraît plus grande au moins des cinq si-

xièmes, qu'elle ne m'avait d'abord paru : c'étoit un vaisseau. Ne perdons plus de temps, nous dit *Euphémon* ; il est vrai que cette isle ne produit aucun métal, ni aucune des autres choses que l'on nomme précieuses, et qu'ainsi nous pouvons espérer qu'on n'y viendra pas troubler la paix dont nous jouissons. Il faut cependant prendre nos mesures, allez tous deux à la cabane, baricadez-là ; toi mon fils, tu prendras les armes ; toi, ma fille, tu te tiendras auprès de lui avec tes enfans, et il sera invincible ; pour moi, j'observerai tout, j'irai à la découverte ; si je vois du danger, je tâcherai de regagner la cabane ; si je ne puis la gagner qu'en vous exposant, je prendrai un chemin contraire, j'attirerai l'ennemi sur mes pas, je ferai en sorte que je périsse seul, et je me croirai trop heureux de périr ainsi.... Nous nous jettons à ses pieds, *Julie* et moi,

nous embrassons ses genoux, nous le conjurons de ne nous point abandonner, de ne s'exposer à aucun péril que nous ne le partagions avec lui, et nous ne descendons du rocher, pour venir sauver nos enfans, qu'après qu'il nous a promis qu'il viendra bientôt se défendre ou mourir avec nous.

Il ne tarda pas. A peine avions-nous rassemblé nos enfans, à peine avais-je verrouillé les portes et les fenêtres, et pris les armes, que nous l'entendîmes crier d'une voix haletante, *réjouissez-vous, réjouissez-vous, ce sont des Français.*

Nous courûmes aussi-tôt le recevoir et l'embrasser : tous ses petits-fils s'unirent à nous pour l'accabler de leurs caresses, jusqu'au dernier qui bégayait encore ; il lui tendit ses petites mains, il lui sourit et s'échappa, pour ainsi dire, des bras de sa mère pour l'aller

baiser : le bon vieillard l'arrosa de ses larmes, et nous dit : ah ! mes enfans, que la mort me paraîtrait délicieuse aujourd'hui ! Quelle volupté se répand dans mon ame ! j'éprouve combien je vous aime ; je ne l'ai jamais si vivement éprouvé : j'ai senti renaître toute la force, toute l'activité de ma jeunesse, dès qu'il a fallu veiller à notre conservation. J'ai marché presqu'à découvert jusqu'au bord de la plage. Ma vue s'est aussi affermie tout d'un coup ; j'ai reconnu que le vaisseau était français, et je l'ai reconnu de plus loin que je n'aurais fait il y a dix ans.... Allons offrir à nos hôtes les petits secours que nous pouvons leur procurer : ce sont des Français, ce sont nos amis, nos frères... Hélas ! pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas amis, ne sont-ils pas frères ?

D'après cette espérance que nous donne *Euphémon*, je marche le pre-

mier avec toute la joie, toute la célérité d'un honnête homme qui a trouvé l'occasion de se rendre utile. Déja une partie de l'équipage se disposait à descendre; on m'invitait par signes à avancer. Vainement on m'aurait fait des signes contraires, j'étais si aise de voir beaucoup d'hommes ensemble, que j'aurais passé dans le feu pour les aller joindre. Ce fut bien en ce moment que je sentis que nous aimions naturellement la société.... Mon père, ma femme et mes enfans me suivaient d'un peu loin. Dès qu'on les vit paraître, on courut aux armes, parce qu'on craignait qu'il n'y eût encore beaucoup de monde avec eux dans cette isle, que jusque-là on avait cru déserte. *Mon fils, mon fils*, s'écria le vieillard, dis-leur: *ne craignez rien, nous sommes Français, et il n'y a que nous dans l'isle.* Je courus au vaisseau en criant de toute ma force:

ne craignez rien , nous sommes Français et il n'y a que nous dans l'isle. On s'arrêta d'autant plus volontiers que l'on n'avait voulu que se mettre en sûreté contre une irruption. *Euphémon , Julie* et nos enfans arrivèrent ; on les avait attendus ; ce n'était pas à moi que l'on voulait faire des questions ; on avait vu à mon air d'admiration et d'extase , que je n'étais pas accoutumé aux merveilles de l'art , et que toutes celles qui s'offraient ensemble à mes yeux , m'ôtaient la faculté de répondre. Le capitaine du vaisseau demanda à *Euphemon* s'il était vrai que nous fussions les seuls habitans de cette isle. *Euphémon* l'assura que nous étions les seuls. Il lui demanda encore et en me regardant fixement , si nous étions tous Français ; je lui ré-répondis , *je suis Anglais ; Euphémon* me l'avait dit : il avait reconnu que je l'étais , par l'inscription dont j'ai parlé

(*pag.* 148, *tom. II.*). Je suis Anglais, mais étroitement lié à la France, (en lui montrant *Euphémon*, *Julie* et mes enfans,) et ce qui doit plus encore te satisfaire, je suis citoyen du monde, quelque étendue que tu donnes à ce mot. Vous êtes Anglais, reprit-il ! ce ne peut être que vous que je cherche ici. Depuis quand y êtes-vous, et comment y avez-vous vécu ?

Ne croyant pas que l'on pût jamais se repentir de trop de franchise et de sincérité, ce qui néanmoins arrive souvent dans le monde, je commençai à répondre à ses questions. J'ai long-tems vécu seul dans cette isle ; j'y ai trouvé dans la suite deux autres habitans. Ils m'ont appris à parler et à vivre en société : la leur m'a paru délicieuse, surtout celle de cette femme. Elle et moi sommes la tige de plusieurs rejetons que tu vois autour de nous. Tu me demandes depuis quel tems je suis ici ! J'ai

trente ans, et j'en avais quinze lorsqu'on m'y amena. Tu peux descendre et t'en assurer par une inscription.... Une inscription, reprit-il, en tirant de sa poche un papier ! ne commence-t-elle pas par ces mots : *Le 6 Mai de l'année* 1739, *fut remis ici entre les mains de la Nature, et pour y être l'objet d'une expérience qui peut devenir utile....* Oui, oui, repris-je, elle commence par les mots que tu viens de lire et finit par ceux-ci : *Gaspard Willams, né en Angleterre le* 11 *juillet* 1724 : *il n'avait encore habité qu'une cage de bois fermée de toutes parts, et il n'avait jamais ni vu ni entendu personne lorsqu'il fut amené daus cette isle.* N'est-ce pas cela que contient ton papier ? Oui, reprit-il d'un ton sévère que je sentais ne mériter pas ; et qu'il prenait exprès pour m'éprouver, oui, et je viens peut-être t'enlever d'ici, t'ordonner de me suivre

de la part d'un homme qui est ton maître.... M'ordonner, repris-je avec fureur, m'ordonner ! et un maître.... Que veux-tu dire ? Je ne connais de maître que Dieu.....

Craignant les suites que pouvait avoir ma réponse, car je sentais que j'y avais mis un peu trop d'aigreur, et je me souvenais de ce que m'avait dit *Euphémon*, que les hommes en société sont d'autant plus à craindre, quand ils en veulent à quelqu'un, qu'ils ont plus de moyens de se venger ; je courus sur le rocher voisin, mais sans aucun projet décidé, sans même délibérer si j'irais me défendre dans la cabane, ou si je prendrais le parti plus sûr de me cacher au fond de la forêt ; car tout cela me paraissait également impraticable : je ne sauvais en moi que la moindre partie de moi-même : je laissais au pouvoir de mes ennemis, *Euphémon*, *Julie* et mes

enfans : je regardais avec une affreuse inquiétude ce qui allait en arriver. *Euphémon* eut avec le capitaine un entretien assez court et fort paisible, après lequel, lui, *Euphémon*, *Julie* et mes enfans, montèrent dans le vaisseau. A peine le dernier y était-il entré, que guidé par la fureur j'y étais déja sauté aussi : « Indignes compagnons de ma liberté » et de mon bonheur, vous vous avi- » lissez donc jusqu'à vous donner des » *maîtres*, *qui ordonnent* ! Vous mé- » riteriez que je vous abandonnasse ; » je vous suivrai néanmoins, parce que » je vous aime encore ; mais je ne » servirai personne, mais je n'obéirai » à personne ».

Tu juges, tu décides avec trop de précipitation, mon cher *Ariste*, me dit doucement *Euphémon*. Qu'il te souvienne qu'à l'ombre de ces tilleuls, que nous voyons d'ici à la gauche du rocher

de Dieu, je t'expliquais dernièrement les loix de la société, et que tu fus obligé de convenir que ce n'est pas d'avoir un maître que l'on est malheureux, mais que c'est d'avoir besoin d'un maître. Tu inféras sagement de ce principe, que l'honnête homme n'obéit pas, à proprement parler, quand son maître exige de lui une chose juste, puisque, même sans son maître, il se serait imposé cette loi, et que quand ce même maître exige de lui plus qu'il n'a droit d'en exiger, ou il se soustrait sans rebellion, sans violence, à son pouvoir, ou s'il ne peut s'y soustraire, ce n'est qu'à la nécessité qu'il obéit : qu'ainsi, de quelque manière qu'on l'entende, l'honnête homme n'a pas de maître. Tu vois, mon ami, je te rappelle tes principes, emploie-les à modérer tes transports.... Ecoute maintenant.

Le capitaine de ce vaisseau vient de

te parler d'un ton sévère, mais tu le lui pardonneras quand tu sauras quels étaient ses motifs, et tu les sauras bientôt.

Pendant ce discours d'*Euphémon*, je regardais fixement un homme qui était à côté du capitaine ; j'éprouvais à sa vue de tendres sentimens dont je ne pouvais démêler la cause : mes yeux se remplirent de larmes, il s'en apperçut, car il me regardait très-attentivement, il se précipita dans mes bras, et me dit en sanglottant, mon fils, tu m'es rendu, soyons à jamais unis : il embrassa, il combla de caresses *Euphémon*, *Julie* et mes enfans; puis se tournant vers moi... Je te raconterai un autre jour ton histoire et la mienne. Apprends seulement celle de tout ce qui vient de se passer à mon arrivée.... Je te venois chercher dans cette isle où je te croyais seul ; je fus surpris de voir de loin plusieurs per-

sonnes. Cela me fit naître une idée que je communiquai au capitaine à qui j'avais déja beaucoup parlé de toi; j'ai vu mon fils, lui dis-je, il y a dix ans, sans qu'il m'ait vu, et j'ai eu la force de ne pas courir à lui, de ne pas l'accabler de caresses, de ne pas le ramener parmi les hommes. Je voulois qu'il continuât encore pendant quelques années ce que j'appelle son cours de philosophie. Peut-être les gens avec qui je le vois lui ont fait perdre le fruit de cette bonne étude; je le crains et je veux l'éprouver. Sachons d'abord s'il a toujours la fierté anglaise (1) avec laquelle sans doute il est né, et que la Nature n'oserait entreprendre de détruire dans

(1) Cette fierté aurait besoin d'être un peu adoucie, modifiée; et si ce changement peut être l'effet des lumières, on le verra bientôt arriver; car l'Angleterre est aujourd'hui une des nations les plus éclairées de l'Europe.

une ame où elle la rencontre, mais qui peut être affaiblie par trop de communication avec d'autres ames moins élevées (1). Parlez-lui d'un ton de hauteur, ayez même l'air de le menacer, sur-tout s'il vous entend, s'il sait une des langues européennes, comme je le présume, à moins qu'il n'ait rencontré que depuis très-peu de tems les personnes avec qui nous le voyons; tandis que vous lui parlerez, je me cacherai derrière quelques matelots que je vais mettre autour de vous; car s'il pouvait me voir, il lirait bientôt dans mes yeux que je suis son père, et je n'apprendrais pas ce que je veux apprendre.

Ah! mon père, interrompis-je, en le serrant dans mes bras; comment avez-vous pu écouter toute ma conversation

(1) Lorsque *Willams* parlait ainsi au capitaine, il n'avait pas encore entendu crier : *nous sommes Français.*

avec le capitaine, sans vous faire connaître à moi ? Comment avez-vous pu me laisser sauter hors du vaisseau, vous fuir, sans m'arrêter, ce qui vous était si aisé, il ne fallait que m'appeler votre fils ? Comment sur-tout pûtes-vous, il y a dix ans, me voir et ne pas venir jusqu'à moi, et ne pas vous faire connaître ? . . . Comment j'ai pu tout cela, me répondit-il froidement ? comme tout autre Anglais l'aurait pu et l'aurait fait à ma place. . . Mais va, je te pardonne aisément de ne pas concevoir que de tels procédés soient possibles. Je suis charmé que la Nature, en te laissant la noble fierté que je t'ai transmise avec mon sang, cette fierté qui n'est pas plus étrangère à la France qu'à l'Angleterre, ait substitué dans ton ame, à l'indifférence anglaise, la cordialité, et ce que l'on pourrait appeler l'affectuosité française. . . . . (Que l'on ferait une race

admirable du mélange de ces deux peuples, s'ils pouvaient jamais s'unir, comme je l'espère, par une alliance éternelle) !

Sortons du vaisseau, continua-t-il, allons visiter ton ancienne habitation et celle que tu occupas ensuite avec ces honnêtes gens; si tu aimes, comme je n'en saurais douter, cette paisible retraite, je consens de tout mon cœur à y passer avec toi le reste de ma vie; j'exige seulement que nous fassions un voyage en Europe, pour que tu y voyes d'un coup-d'œil juste et sûr la société humaine dans toute son étendue. Ce spectacle est la dernière leçon de philosophie que tu dois prendre. Nous amenerons ici tes frères et tes sœurs, s'ils veulent venir être heureux avec nous : je connais quelques vrais philosophes, quelques hommes qui détestent toute sorte de morgue et d'ostentation, ils nous suivront, et nous formerons

une République nouvelle, qui ressemblera peu à celles qui ont existé jusqu'aujourd'hui ; car nous ferons en sorte qu'elle n'ait besoin que de très-peu de lois, que toutes les vertus puissent y croître, y prospérer, et par-là étouffer dès leur naissance les vices à mesure qu'ils germeront autour d'elle.

Après ce discours, où mon père s'était déridé, où il s'était animé d'un feu divin, où il m'avait paru un grand-homme, nous descendîmes du vaisseau avec ma famille, et tout l'équipage nous suivit.

Ce jour-là et les deux suivans furent des jours de fêtes : on logea sous des tentes, on célébra ce qu'on appelait ma nôce ; toute l'isle fut visitée, elle retentit de nos plaisirs. *Euphémon* reconnut parmi les étrangers deux bons et honnêtes Artésiens ses compatriotes, qui prirent la résolution de vivre avec

nous dans *l'isle de la Paix*, après avoir été reprendre leurs femmes et leurs enfans. Il fut décidé que *Julie*, moi et les deux aînés de mes enfans, partirions avec mon père.

Quand on fut un peu revenu des transports de la joie, c'est-à-dire vers le soir du premier jour, mon père me raconta son histoire et la mienne que je rapporterai ici ; mais il faut qu'auparavant je rendre mot pour mot une conversation du capitaine, qui doit intéresser toutes les ames sensibles, et qui m'intéressa autant que ma propre histoire.

Euphémon et *Julie* demandèrent des nouvelles de la France ; je me joignis à eux avec beaucoup d'empressement ; car ils m'avaient rendu Français, et cela n'avait pas été difficile. Le capitaine, avant de nous dire ce qui se passait actuellement en France, crut

devoir reprendre pour moi les choses d'un peu plus haut. Il me fit un tableau de l'état de ce royaume depuis Louis XIV jusqu'aujourd'hui : il me prouva, par des faits incontestables, que la France eut sous ce prince plus de faux éclat que de vraie grandeur ; qu'il ruina son peuple par des victoires, par des fêtes, par des somptuosités, sur-tout par les embellissemens de Versailles, où il se permit de dépenser quinze cents millions dont nous payons et nous paierons encore long-tems les intérêts.

Il me donna du règne de Louis XV une idée fort différente de celle-là. Il m'y fit voir aussi de grands abus, mais du sein desquels on voyait briller l'aurore d'un beau jour ; . . . et aujourd'hui, (1784), que revenu de mon voyage d'Europe dont je parlerai bientôt, j'attends paisiblement la mort dans mon isle, aujourd'hui que Louis XV n'est

n'est plus, et que son petit-fils lui a succédé, j'apprends que le bonheur que l'on espérait à la fin du règne précédent, commence à se consolider par le secours de la philosophie, et d'une politique bien raisonnée; mais que ce bonheur pourra bien encore être ralenti et traversé par quelques esprits remuans, car il y en a malheureusement dans tous les siècles.

A la suite du discours que le capitaine venait de me faire pour m'amener aux évènemens dont la France était alors le théâtre, il nous parla du traité de paix qui se négociait entre la France, l'Angleterre, etc. lors de son départ pour l'Amérique. Ainsi les nouvelles qu'il nous racontait étaient pour nous aussi récentes qu'elles pouvaient l'être, puisqu'elles ne dataient que de l'espace de la traversée, qui avait été denviron deux mois.

Je vous ai dit, reprit-il, que le roi se porte bien ; si vous aviez été en France, lorsqu'il fut malade à Metz ; si vous aviez vu et partagé la douleur générale, vous jugeriez mieux, par opposition, quelle grande nouvelle c'est de pouvoir dire *il se porte bien.....* Ah ! si vous aviez été en France, si vous aviez mêlé vos larmes aux nôtres, quelle eût été votre joie, lorsque vous auriez appris qu'il était hors de dangers ; ce jour heureux, éternellement mémorable, est écrit en lettres d'or sur nos tablettes, et en caractères de feu dans nos cœurs : ce jour est le 17 août 1744. Le 17 août 1744, s'écria *Julie*, (qui jusqu'alors n'avait marqué, comme nous tous, qu'un attendrissement paisible), le 17 août ! ce jour est celui où j'ai trouvé *Ariste*. Ah ! qu'on ne me dise plus qu'il n'y a point d'évènemens privilégiés, que tout arrive par la combinaison néces-

saire et cependant fortuite des causes secondes (1), non cela n'est pas vrai, et l'Ange de la France, pour reproduire dans l'hémisphère d'où nous allons sortir l'évènement qui occupait, qui intéressait alors toute l'Europe, a disposé les choses, dans l'un et dans l'autre monde, de manière que le jour le plus heureux qui ait jamais éclairé l'ancien, fut aussi le plus heureux qui pût éclairer le nouveau : ..... et ne croyez pas, con-

(1) On dit qu'il est nécessaire qu'une tuile tombe, quand elle est trop ébranlée par un coup de vent ou par quelqu'autre cause ; et qu'il est nécessaire qu'il y ait des hommes qui marchent. Tout cela est vrai. On dit encore que si le moment où une tuile tombe d'un toît, est le même où un homme passe sous ce toît, la tuile qui tombera sera la cause fortuite, mais nécessaire de la mort de cet homme, et cela peut être vrai, du moins à n'écouter que la voix de la raison. Mais il y a des pressentimens et des songes, (dont cependant il ne faut pas trop s'occuper), qui s'éloignent de cet ordre naturel et qui tiennent du prodige.

tinua-t-elle avec enthousiasme, que je compare ici deux évènemens, dont l'un soit peu digne de l'autre. Non, non, ils sont faits pour être rapprochés, ils ont été conduits par la même providence et pour la même fin. Un bon roi, un père tendre a été rendu à la France; un honnête homme, un père tendre a été donné à un nouveau peuple français, qui ne consiste encore qu'en une famille, mais qui multipliera à l'infini, et qui sera heureux en Amérique sous des lois sages, semblables à celles par lesquelles LOUIS LE BIEN AIMÉ assure immuablement le bonheur de la France (1).

---

(1) La prédiction de *Julie* n'a pas été vaine, nous commençons à en voir l'effet; notre isle se peuple, nous recevons des colons de la Virginie, de cette terre peuplée d'hommes sensibles et bienfaisans, dont il est parlé dans les deux lettres que je joins à ces mémoires; et nous y

J'apprends mon histoire.

LORSQUE le capitaine eut répondu à mille questions que nous lui avions faites sur le grand évènement qu'il venait de nous raconter, lorsque nous eûmes donné toutes les marques d'une joie aussi vive que sincère; lorsque nous eûmes bu à la santé du roi pacificateur, nous nous séparâmes en plusieurs petites troupes, jusqu'au moment où nous devions nous rassembler pour souper. Je conduisis mon père, mon beau-père, ma femme et mes enfans dans un lieu agréable, où nous pouvions causer sans être interrompus, et mon père me raconta en peu de mots mon histoire.

envoyons aussi quelques-unes de nos familles pour croiser les races, et sur-tout pour affermir, pour perpétuer la douceur, l'innocence de leur mœurs et des nôtres.

Notre maison, dit-il, n'est pas originairement anglaise; un de nos ayeux, nommé *Franc-Homme*, s'expatria en 1570; c'est-à-dire, deux ans avant l'horrible massacre de la Saint-Barthelemi. Il quitta les environs de *Senlis*, où depuis long-tems sa famille possédait et cultivait une grande terre, (ah! me dit *Julie*, en me serrant la main, il était *Français*). Le siège épiscopal de *Senlis* était alors occupé par un fanatique, par un homme à-peu-près de l'espèce de *Guillaume Rose* (1), qui fut un de ses successeurs sous Henri III (2), plusieurs familles honnêtes avaient embrassé le protestantisme en haine d'une religion plus ancienne

(1) Voyez le *Catholicon d'Espagne*, ou le *Dictionnaire de Baile*.

(2) Quelle différence des évêques de ce tems-là à ceux d'aujourd'hui! Et combien ces derniers sont estimables d'avoir pris le partie de la tolérance!

et plus sainte, mais que les prêtres rendaient odieuse. Ces familles qui n'avaient pas la force pour elles, parce qu'elles étaient le petit nombre, furent obligées de quitter la France, heureuses celles qui n'attendirent pas trop tard. *Franc-Homme*, sa femme, et un fils qui lui restait de cinq enfans qu'il avait eus, vinrent s'établir à quelques milles de *Londres*; ils y trouvèrent de la terre comme en *France*, et de plus un libre exercice de leur religion; ils y jouirent d'un sort tranquille : le père et la mère moururent quelques années après, et leur fils qui jusque-là n'avait songé qu'à vivre avec eux, qu'à faire le bonheur de leur vieillesse, se maria dès qu'il les eut perdus. Il épousa *Françoise Willams*; il se serait volontiers marié plutôt, et ce moyen de leur rendre la vieillesse agréable aurait été très-efficace; mais il feignit toujours de ne vouloir se

marier que le plus tard qu'il pourrait, parce que bouillant de fanatisme, et furieux contre la France et contre sa religion, il était déterminé à quitter jusqu'au nom même que sa famille portait depuis plusieurs siècles. Or, comme il savait que le changement de nom ferait beaucoup de peine à ses parens, il attendit qu'ils eussent fermé les yeux pour se marier et prendre le nom de sa femme.

On le reçut avec toute sorte de distinctions et d'amitié dans la famille de *Willams*, qui était depuis long-tems, comme celle de *Franc-Homme*, une pépinière d'excellens cultivateurs.

Je descends de ce *Willams*. Un de ses petits-fils, qui était mon père, fut peut-être le premier qui proposa au gouvernement d'Angleterre de rendre libre le commerce des grains, ou du moins de permettre l'exportation. (Car

on n'était rien moins qu'assuré alors de l'avantage qui en pouvait résulter, et c'est encore aujourd'hui une question délicate). Il se joignit à quelques autres citoyens éclairés, pour solliciter cette grande affaire, et elle passa, comme ils le désiraient, en 1680.

Mon père n'avait alors qu'environ trente ans, et il en avait trente-cinq lorsque Louis XIV perdit, en révoquant l'édit de Nantes (1), plus de cent mille de ses sujets les plus utiles et les plus fidèles.

Parmi ceux qui passèrent en Angleterre, étaient deux familles dont les noms doivent être également chers à toi et à moi; ces deux familles étaient

(1) Cet édit sagement porté par Henri IV, s'il n'avait été révoqué par Louis XIV, l'aurait été moins encore par Louis XV, et par ses successeurs.

celle des *Préval Rousseau*, la première depuis long-tems établie en Picardie et l'autre en Artois.

Parmi les *Préval* il y avait une fille aimable qui plut beaucoup à mon père, par sa figure, et sur-tout par ses vertus. Il l'épousa en secondes nôces, et je fus le premier fruit de leur mariage. Un ami de mon père, nommé *Philippe Hudson*, épousa *Jeanne Thérèse Rousseau*; il eut d'elle plusieurs enfans, entre autre *Sophie* que j'épousai dans ma vingt-deuxième année.

Tu as quatre frères et deux sœurs, tu es leur cadet. J'avais obtenu de ma femme au moment de notre mariage, que si jamais nous avions plus de six enfans, elle me permît de rendre à la Nature, d'abandonner au seul instinct tous ceux que nous aurions ensuite; tu fus le septième et le dernier; j'ai tenu parole, et tout en toi m'annonce que j'aurais tort de m'en repentir. ..

Voilà, mon ami, ce que j'avais à t'apprendre, voilà mon histoire et la tienne. Tu dois trouver aussi dans mes derniers mots l'éloge de ta mère et le mien. Si elle étoit une femme ordinaire, une femme à vapeurs, une femme à grands sentimens de parade, et rien de plus, elle n'auroit pu faire le sacrifice que j'exigeais d'elle.

Il fallait aussi pour légitimer en quelque sorte mes vues, et l'épreuve que je voulais faire, il fallait l'aveu et d'ailleurs le secours de la puissance publique, je n'eus pas de peine à l'obtenir. Le souverain trouva ma résolution bonne et généreuse; il vit que les mesures que je prenais assuraient ta vie, en même tems qu'elles tournaient à l'avantage de l'humanité; car une expérience semblable à celle que je voulais faire, pouvait être fort utile..... J'espère qu'elle le sera, ajouta-t-il en

m'embrassant; oui, mon ami, j'espère que tu profiteras des leçons que t'a données la Nature, elle seule a instruit ta jeunesse, elle seule t'a formé. . . . . Viens prouver aux hommes, par ton exemple, qu'ils naissent bons, sensibles, vertueux, que l'éducation la plus parfaite n'est point celle qui leur donne ce qu'on peut appeler des *talens et des vertus à grand bruit*, mais celle qui éloigne d'eux les vices de la société, qui les rapproche de la Nature, et qui les remet, pour ainsi dire, entre ses mains, comme je t'y ai remis .... Il a cependant manqué une chose à ton éducation, toute naturelle qu'elle a été, c'est que tu n'as vécu avec personne. . . . . Que n'ai-je eu d'autres enfans après toi! je vous aurais amenés ensemble dans cette isle, j'y serais resté aussi moi-même pour vous observer, et pour vous contenir lorsque des

passion

passions trop vives auraient emporté quelqu'un de vous. Le respect que mon âge n'aurait pas manqué de vous inspirer, m'aurait suffi pour vous contenir quelquefois, et c'était tout ce que j'avais à faire. D'ailleurs l'instinct vous aurait assez appris que j'étais votre père, et ce dernier titre m'aurait donné sur vous une autorité à laquelle vous n'auriez pu résister. Je n'aurais jamais employé de parole, je vous aurais laissé ignorer ce moyen de communication si facile, si admirable, et souvent si dangereux, qui ne s'est introduit dans la société humaine qu'à mesure qu'elle s'est dépravée, mais qui depuis ce tems-là est devenu nécessaire, et qui finira peut-être par lui procurer le vrai bonheur, qu'il n'aurait pu obtenir de la Nature seule, sans cette faculté merveilleuse, dont elle n'avait mis en nous que le germe, et qu'elle réservait à nos soins,

à nos efforts, de développer et de faire fructifier.

On imagine bien avec quelle stupeur *Euphémon*, *Julie*, nos enfans, et moi sur-tout, écoutions mon père; on imagine bien aussi que je lui fis beaucoup de questions, et qu'il y répondit avec bonté. Je crois devoir épargner ces détails à mes lecteurs; je ne rapporterai qu'une de mes questions et sa réponse, et seulement parce qu'elles sont très-liées à deux évènemens de la première partie de mon histoire.

Je lui demandai, ou plutôt je prévins sa réponse, en lui disant, ce fut sans doute vous qui prononçâtes, lorsqu'on voulut arrêter mes vivres, ces mots que je n'oublierai jamais, *qu'on l'laisse en r'pos*; vous étiez aussi l'un des trois hommes qui m'amenèrent dans cette isle; c'est vous qui restiez en arrière, et qui vous tourniez souvent de mon côté, en

me tendant les bras, mon cœur me l'a dit, c'étoit vous-même, je n'en saurais douter..... Oui, reprit-il, c'était moi, et à quel autre qu'à moi ou à ta mère aurais-je voulu confier ta garde? L'un de nous deux était toujours à la porte de ta chambre, au moment qu'on approchait de la loge où nous t'avions enfermé; et le reste du tems, nous tenions avec soin les chefs de cette même chambre. Tu étais notre fils, nous voulions que tu fusses encore celui de la Nature; juge combien à ce double titre nous devions t'aimer? Ah! si tu avais vu avec quel empressement nous venions plusieurs fois chaque jour, te regarder, t'observer, par de petites ouvertures que nous avions fait faire au haut de ta loge... Nous ne nous serions jamais pardonné de t'avoir laissé un seul instant au pouvoir de nos domestiques, quoique nous fussions sûrs, autant qu'on

peut l'être, de leur exactitude à suivre nos ordre. . . . Nous avons eu la même délicatesse pour tous nos autres enfans en bas âge, nous avons toujours cru que c'est seulement depuis que les hommes sont plus impitoyables que des tigres, qu'ils ont pu se résoudre à laisser quelquefois dans des mains suspectes et sur-tout mercénaires, des enfans qui ne sachant pas encore parler, ne peuvent se plaindre quand on les a ou négligés ou maltraités. . . . On doit aussi, et par la même raison, pour peut qu'on ait d'humanité, ne confier qu'à des personnes bien sûres son cheval ou son chien.

Mon père finissait à peine de parler, que plusieurs de nos compagnons vinrent nous dire qu'il était tems de penser au souper. (Tout le monde travaille dans une isle comme la nôtre, et c'est pour cela que tout le monde y est heureux).

Nous allâmes faire avec la troupe aimable de nos amis, les apprêts d'un festin où devait régner très-peu de magnificence, et par conséquent beaucoup de gaieté. Il n'y avait pas jusqu'aux matelots, qui en touchant la terre heureuse que nous habitions, ne fussent devenus des hommes nouveaux; peu s'en fallait même qu'ils ne fussent polis, mais la politesse ne nous intéressait guères.

Le lendemain nous fîmes tous ensemble une très-grande promenade; nous parcourûmes notre isle presqu'entière. Nous visitâmes la ménagerie, l'endroit où j'avais été pris au filet, ma cage, l'inscription, mes fontaines, les cendres de mon feu éteint depuis plus de dix ans, la grotte où j'avais couché, la pierre du songe et l'arbre d'amour, (qui était déjà grand) le rocher de Dieu, ceux où j'avais entendu l'écho, celui

sur-tout que, pour mon malheur, j'avais long-tems évité, et enfin celui d'où nous avions vu arriver le vaisseau.

Deux jours se passent en fêtes, en réjouissances; nous partons enfin, nous laissons *Euphémon* avec trois de nos enfans. Nous les embrassons en pleurant. Nous promettons à l'un que nous viendrons faire le bonheur de ses derniers jours, et aux autres que nous viendrons gouverner leur jeunesse: nous les laissons paisibles, tranquilles, sans autre peine que celle de notre absence, tandis que nous joignons à celle de les quitter, tous les périls de la mer, des écueils et des hommes.

Je ne me réjouissais plus des balancemens du vaisseau, comme je faisais autrefois dans ma cage, d'où je ne voyais pas combien cette escarpolette était dangereuse. Nous essuyâmes une légère tourmente qui me fit autant de peur que

l'horrible tempête de mon premier voyage m'avait amusé, du moins dans les momens où je n'entendais pas les cris plaintifs des malheureux.

Les journaux de voyage sur mer et même sur terre me paraissent assez inutiles ; je ne ferai point le journal du mien. J'ai abrégé ce voyage autant que j'ai pu, pour revenir dans ma chère retraite. Je vais de même en abréger le récit, et le terminer le plutôt que je pourrai.



Je reçois les premiers embrassemens de ma mère.

En arrivant à la maison de mon père, et c'était une maison de campagne, une métairie (je me fais gloire de le publier) nous fûmes reçus dans la cour par plusieurs personnes, du nombre desquelles était ma mère. La Nature, l'amour me

la désignèrent, j'allai me jeter dans ses bras..... Elle m'y serra tendrement..... Mes frères et mes sœurs que je n'aurais peut-être pas reconnus de même vinrent tous ensemble m'embrasser.... Cette scène fut si vive, si touchante, qu'il y aurait de la témérité à la vouloir décrire! aussi ne l'entreprendrai-je pas.

Quelques jours après mon arrivée, on me mena chez un vrai philosophe; chez un vieillard retiré de la cour, et vivant heureux dans sa terre avec quelques enfans, dont l'éducation faisait son étude et son plaisir. Il me dit entre autres choses, car nous causâmes long-tems ensemble : « Je n'étais autrefois
» que simple sujet et souvent même
» esclave; je règne depuis que je suis
» ici. Ah! que mon empire est
» agréable et à moi et à ceux sur qui je
» l'exerce. Voilà ma cour, ces enfans;
» voilà mon peuple, ces abeilles et tous

» ces animaux paisibles qui semblent » se féliciter de ce qu'ils partagent ma » retraite ».



Des malheurs retardent mon arrivée en France.

JE restai peu de tems en Angleterre; malgré les doux liens qui m'y attachaient je voulus voir la France, et de-là retourner le plutôt que je pourrais dans mon isle. Je commençais à la regretter. Les mœurs des hommes me paraissaient plus corrompues, et par conséquent leurs maux plus grands qu'*Euphémon* ne m'avait dit.

A la vue des malheureux, je souffrais par sympathie, par commisération, et c'était déjà beaucoup souffrir; mais je ne tardai pas à éprouver des peines bien plus vives, des peines directes et personnelles. J'aimais trop ma chère

Julie ; j'avais lu avec elle dans notre isle, deux ou trois romans tendres ; c'était des poisons qui s'étaient trouvés par hasard mêlés aux choses utiles qu'on avait laissées à son père et à elle en les abandonnant. Mon imagination remplie de ces lectures dangereuses, s'exhaltait sur-tout depuis que je voyais d'autres femmes, que je voulais trouver moins aimables que *Julie*, et d'autres hommes que je voulais qu'elle trouvât moins aimables que moi. L'amour exclusif que j'avais pour elle allait jusqu'à l'héroïsme, c'est-à-dire jusqu'à la folie, ce qui devenait fort incommode.

Des affaires obligèrent mon père à passer quelque tems dans un autre royaume avant que d'aller d'Angleterre en France. Il fut obligé d'y rester plus long-tems qu'il ne croyait, et il y fut obligé d'abord pour lui et ensuite pour moi.

En allant voir de nouvelles coutumes, de nouvelles mœurs, j'allais être aussi le plus malheureux des hommes : mais je n'ai pas à m'en plaindre, j'allais apprendre à l'école de l'indigence et de la captivité un art divin, l'art de former un peuple libre, et qui ne fût point soumis à la fortune.

Mon père nous laissa dans une ville frontière où il devait nous venir reprendre peu de jours après ; mais il fut arrêté et mis en prison pour une mauvaise manoœuvre à laquelle on croyait qu'il avait eu part. Six semaines se passèrent sans que nous eussions de ses nouvelles ; (car on ne lui laissait aucun moyen d'écrire) je ne savais où l'aller chercher ; d'ailleurs on ne voyage pas sans argent, et il nous en avait laissé peu parce qu'il croyait n'être absent que huit ou dix jours. Ainsi nous nous trouvâmes nous et nos enfans réduits

à vivre dans une auberge, sans argent, sans amis, sans aucune ressource. On me fit assigner pour le paiement de mes dettes, et comme je n'avais ni meubles, ni domicile, on m'arrêta.

Pendant ma détention, qui heureusement ne dura que quelques jours, et se termina au retour de mon père, *Julie* et nos enfans acceptèrent avec toute la reconnaissance possible, les faibles secours que leur offrit le plus généreusement du monde, une de nos voisines, presqu'aussi pauvre que nous, et par cela même très-compâtissante.

Je voyage dans une des plus belles parties de la France.

Dès que mon père m'eut fait rendre la liberté : ne perdons plus de tems, me dit-il, allons à *Paris*.... Quoi, repris-je tristement, quoi donc encore

une ville, et la ville la plus tumultueuse de l'univers ! Ne verrai-je donc plus que des villes et des prisons ! Donnez-moi quelques jours ; permettez que mon cœur et mes yeux se reposent sur des objets champêtres, dussé-je rester un peu moins de tems à *Paris !* Et que m'importe d'y rester moins ! . . . Passons par la Flandre ; *Euphémon* m'a dit que c'est un fort beau pays ; de-là il m'a tracé ma route par la Picardie. Nous trouverons entre *Pont-Sainte-Maixence* et *Senlis*, un village que l'on nomme *Fleurines*. J'y ai voué une délicieuse retraite de quelques jours, ne me refusez pas cette satisfaction. Je ne te la refuserai pas, reprit mon père, et c'en sera d'ailleurs une pour moi-même. Aussi-tôt il termine ses affaires, nous partons : et après avoir traversé la Flandre et la Picardie, nous arrivons à *Fleurines*.

Cette terre est à onze lieues de Paris ; elle est environnée de toutes parts de la belle forêt d'Hallate, que traversent en tout sens mille routes tirées au cordeau. Un des plus grands hommes du siècle dernier, le *Czar Pierre*, appelait cette forêt un jardin. Il s'en trouve peu d'aussi beaux ; l'art ne s'y laisse qu'entrevoir, il n'y dérobe à nos yeux aucun des charmes de la Nature, il ne fait que les mettre dans un plus beau jour et en augmenter l'éclat. On admire avec raison les jardins de l'empereur de la Chine, qui sont un abrégé de l'univers et une exacte imitation de la Nature, sans aucune symmétrie, sans aucun ordre apparent. Le jardin dont je parle est bien plus admirable encore, et par son étendue immense et par la variété qui y règne. Il est coupé de hameaux, de bourgs, de villes même ; la rivière d'Oise est un superbe canal

qui le borde et le termine en plusieurs endroits ; *Fleurines* est un de ces hameaux délicieux. L'air pur et vif que l'on respire sur-tout dans les lieux les plus hauts de cette vaste habitation bocagère, rend les hommes plus gais, plus sains, plus vigoureux ; les femmes plus belles, plus enjouées, plus aimables. Mais tout cela est altéré, défiguré par la misère que produisent dans tout ce pays et la charge pesante des impôts et plus encore la grande quantité de gibier que l'on y entretient pour le plaisir des princes.

Nous passâmes très - agréablement quinze jours à *Fleurines*, dans une petite maison mi-paysanne, mi-bourgeoise ; c'est, après le plaisir que j'ai eu de voir ma mère et toute ma famille, la partie de mon voyage que je me rappelle le plus volontiers. Mon père accoutumé aux douceurs de la vie champêtre, trouva

ce séjour si agréable, que quand il en fallut partir, il eut autant de regret que moi de le quitter.

Nous descendîmes chez un ancien ami d'*Euphémon*, nommé *Dorbay*, que nous avions averti de notre arrivée, et qui était venu avec *Sophie* sa femme, à notre rencontre à un mille de là. Je ne saurais exprimer le plaisir que j'éprouvai en arrivant chez eux; tout y respirait l'ordre, la tranquillité, la vertu, le bonheur.

D'abord des oiseaux apprivoisés vinrent voltiger et faire entendre leur ramage autour de nous. Quelques chiens de moyenne taille et deux agneaux qui jouaient tous ensemble dans la cour, vinrent aussi nous caresser, comme s'ils nous avaient connus depuis long-tems. Tout dans cette maison participait à la cordialité de ses aimables maîtres.

A peine fûmes-nous au vestibule, que

les enfans, qui nous avaient apperçus, nous environnèrent et nous firent mille caresses. Sur-tout ils ne se lassaient pas d'embrasser *Dorbay* et *Sophie*. Vous eussiez dit qu'ils ne les avaient pas vus depuis un an, et il n'y avait pas plus d'une heure qu'ils les avaient quittés. Les derniers qui les embrassèrent étaient les leurs; (ils les y avaient accoutumés), quand ce fut leur tour je m'en apperçus aisément : je vis *Dorbay* et *Sophie* ramasser sans affectation toute leur tendresse sur eux : je me fis violence pour retenir mes larmes ; j'adorai intérieurement la Nature et l'amour.

Vous voyez, me dit *Dorbay*, ma famille naissante : j'ai un fils, j'en élève avec lui cinq autres, dont les pères ont le malheur d'être trop occupés pour les pouvoir élever eux-mêmes. Ma femme a deux filles, elle en a pris quatre autres. Nous élevons ensemble ce petit

troupeau avec toutes les précautions qu'exige la différence des sexes. Nous formons dès à présent de doux liens que l'hymen doit un jour resserrer et rendre éternellement heureux.

Voici en deux mots mon plan d'éducation, et de quelle manière je l'exécute. Je persuade bien à mes enfans qu'ils dépendent de moi, et je le leur prouve souvent par expérience, mais je me garde bien d'abuser de mon pouvoir. Je ne fais parler que la nécessité ou une utilité sensible dans tout ce que j'exige d'eux. Je les avertis que toute leur vie ils dépendront, ils auront des maîtres. En les chargeant d'un joug léger je les rends capables d'en porter par la suite un plus pesant. Je dicte peu d'arrêts, je ne le fais pas sans les avoir bien médités; mais ils sont irrévocables : on en est sûr, et on ne revient point contre ce que j'ai dit.

Chez moi les moindres récompenses sont pour les talens, et les plus grandes pour les vertùs ; être humain, bienfaisant, sobre, modéré, savoir prévenir tout le monde et s'en faire aimer, sont autant de titres pour acquérir tous les prix, toutes les distinctions. Les fautes de l'esprit et du tempérament ne sont punies que d'une legère flétrissure ; mais on est l'objet de l'horreur publique, quand on a péché de sang-froid et avec malignité.

Je sais tous les maux que produisent l'emportement et la colère. J'attaque ce vice par-tout où je le découvre ; j'y emploie le fer et le feu, et je ne l'abandonne pas que je ne l'aye extirpé ; ma plus grande attention dans les chàtimens, même publics, (et ceux-ci sont très-rares et très-légers) c'est de ne pas trop révolter, de ne pas réduire au désespoir l'amour-propre, en le punissant, car

autrement ce serait casser le grand ressort des vertus, en voulant trop le tendre.

Comme il n'y a point de crime irrémissible en lui-même, parce qu'il n'y a point d'habitude vicieuse dont on ne puisse se corriger, et par conséquent en mériter le pardon, je punis les coupables; mais, comme je viens de dire, je ne les désespère pas. Je les ramène au contraire peu-à-peu dans le bon chemin d'où ils se sont égarés. Il n'y a pas d'enfant qui soit vraiment incorrigible; c'est tout au plus dans un âge fort avancé que l'on cesse de pouvoir résister à des penchans que l'on a long-tems suivis.

La distribution que je fais de la journée est très-simple, et comme elle est peu chargée de travail, elle est tous les jours la même. Il n'y a de congé que les dimanches.

Le matin et le soir une prière courte est respectueusement prononcée par chaque enfant à son tour, et accompagnée de quelques réflexions que j'y joins.

Une demi-heure d'exercice de mémoire, que l'on emploie à apprendre les premiers élémens de la religion, les fables les plus aisées de La Fontaine, et un peu de géographie et de chronologie.

Deux heures le matin et autant l'après-dîner, pour apprendre à lire et à écrire, pour apprendre ensuite le français, le latin, le grec, etc. et les élémens de la géométrie.

Le reste du jour est partagé entre quelques lectures agréables, les récréations, la musique, la danse, et les autres exercices du corps, qui, avec la frugalité et le choix de la nourriture, rendent les maladies aussi rares dans ma maison, qu'elles le sont parmi les

sauvages proprement dits, et parmi tous les animaux qui ont le bonheur de vivre selon la Nature.

Tandis que les garçons font des grands exercices, qu'ils remuent la terre, qu'ils portent des fardeaux proportionnés à leur force, etc. les filles apprennent à coudre, à filer, à faire le ménage, etc.

Voilà sommairement ce que me dit *Dorbay*. J'étais enchanté de tout ce qu'il me disait ; je l'étais sur-tout de ce qu'il me parlait sans exagération, car je voyais à tout moment s'exécuter sous mes yeux ce qu'il venait de me dire. Que j'aurais désiré dans ce moment-là pouvoir passer le reste de mes jours avec lui, si je n'avais été attaché par tant de liens à mon isle, et si je n'avais considéré qu'il était avantageux à la société, que j'allasse répéter dans le nouveau monde, une éducation parfaite

dont j'avais trouvé le modèle dans l'ancien.

Le soir même de notre arrivée chez *Dorbay*, nous fûmes nous promener dans la forêt. Mes enfans pleurèrent de joie en y entrant. Ce spectacle nous arracha aussi quelques larmes à *Julie* et à moi. Ni mon père, ni mes hôtes n'eurent point de peine à en deviner la cause, et ils en furent attendris. Deux amis qui vivaient ensemble étaient nos hôtes; l'un d'eux, sans avoir de cette farouche misanthropie, que l'on ne saurait éviter avec trop de soin, se piquait d'être un peu singulier, et ne prouvait pas mal qu'il avait raison de l'être. Il avait acquis, par des malheurs, une espèce d'indifférence philosophique. Il avait entrepris de se faire un bonheur solide, qui ne dépendît ni du monde, ni de la fortune, et il réussissait à se le procurer. (Je plains beaucoup ceux

de mes lecteurs à qui cela paraîtra difficile à croire). Voici comment vivait cet homme-là, et comment nous vécûmes chez lui. On jugera s'il était heureux et si nous avons dû le quitter à regret.

Il se couchait de très-bonne heure, et se levait avec le jour, c'est-à-dire, en ce temps-là, entre quatre et cinq heures. Dès qu'il était levé, il allait, ou sur la montagne, voir le lever du soleil, ce qui lui faisait passer agréablement un quart-d'heure, ou si le temps était nébuleux, il commençait une demi-heure plutôt à servir ce qu'il appelait ses amis, les animaux de sa petite basse-cour. Il les avait apprivoisés, ils lui venaient demander à manger dès qu'il entrait. Cet amusement, qui durait environ une demi-heure, était suivi d'une promenade avec ses élèves, s'il faisoit beau, c'est-à-dire, s'il ne pleuvait pas à torrent; car il ne connaissait de pluie que celle-là.

celle-là. S'il pleuvait trop pour pouvoir sortir, il faisait un concert avec son ami; il employait ensuite une ou deux heures, ou à travailler dans son jardin, ou à faire des tuiles avec les bonnes gens de son voisinage (1), après quoi il venait déjeûner de bon apétit, ce qui ne lui manquait jamais. Le déjeûner était suivi du travail des enfans, ce travail durait deux heures le matin et autant l'après-dîner.

Entre cet exercice et le dîner, *Dorbay* employait une heure ou une heure et demie à quelque lecture amusante. L'après-dîner n'était guère que le double de la matinée; au reste *Dorbay* ne s'assujétissait à aucune règle que pour les exercices des enfans: il disait que pour

(1) C'était un philosophe, il est aisé d'en juger à ce trait de popularité qui caractérise un honnête homme, un homme dont les notions sur le bonheur sont très-justes.

tout le reste, il aimait à ne savoir pas, la minute d'auparavant, ce qu'il allait faire, et qu'il faisait toujours ce qui lui plaisait le plus, mais que, sans y penser, il se trouvait assez ordinairement faire les mêmes choses aux mêmes heures.

Un jour qu'il nous racontait, en dînant, quelques traits de son histoire, il nous dit qu'autrefois il avait écrit, qu'il avait fait plusieurs volumes, que cet art sublime, et si souvent trop au-dessus des forces de ceux qui croient y atteindre, lui avait plu, et lui plaisait encore, mais qu'il s'applaudissait, à certains égards, de n'y avoir point excellé, parce qu'il avait remarqué que même les meilleurs livres ne hâtaient guère les progrès ni de la raison ni de la vertu; qu'il avait préféré d'élever quelques enfans de différentes conditions, qu'il les élevait sans pédantisme, qu'il les élevait selon la Nature, selon la religion, selon les loix

de la société, (toutes choses que l'on peut concilier), et que ces enfans bien instruits, ayant l'esprit orné de quelques talens agréables, commençaient à se répandre dans les villes et les campagnes voisines, où ils faisaient déjà plus de bien que n'auraient pu faire sans eux les plus savantes bibliothèques; mais il reconnaissait aussi que les bons livres, aidés de ces interprètes vivans, pouvaient devenir plus utiles.

Nous nous entretînmes souvent d'éducation, j'avais fort à cœur ce grand objet; je priai mon nouvel ami de me donner là-dessus quelques instructions; il m'en donna, puis il me dit : « Je forme en
» commun mes enfans et quelques autres,
» mais j'ai soin qu'étant ensemble, ils
» soient toujours en présence ou de
» moi ou de ma femme, ou de quel-
» qu'autre personne sur qui je puisse
» compter.

» J'ai passé seul quelques années dans
» ma chère retraite, avant de me marier,
» et de rassembler la petite république
» dont je fais aujourd'hui le bonheur, et
» qui par conséquent fait le mien. Je
» savais que l'on n'admettrait qu'avec
» peine la réforme que je voulais intro-
» duire dans l'éducation; mais je savais
» aussi que les vérités démontrées par
» l'expérience, subjuguent les esprits,
» mêmes les plus opiniâtres. J'entrepris
» donc de faire des expériences. Les li-
» mites étroites de ma fortune étaient
» malheureusement aussi celles du bien
» que j'aurais voulu faire; je commençai
» par me charger d'un enfant de six ans,
» qui promettait beaucoup, mais dont
» l'éducation avait été très-négligée. Je
» le corrigeai avec fermeté, mais sans
» emportement, sans aigreur, et je
» parvins peu à peu à en faire un enfant
» docile, aimable, que j'aime comme
» mon fils.

» M'étant trouvé en état d'agrandir
» un peu ma maison, et de faire plus
» de dépense, je ne cherchais pas mon
» bonheur dans le luxe et les plaisirs
» tumultueux; je calculais assez bien
» pour voir que ce n'est pas en multi-
» pliant ses besoins que l'on augmente
» son bonheur, qu'il ne faut le chercher
» que dans l'amitié désintéressée, dans
» l'amour sans fadeur, et sur-tout dans
» des actes continuels d'humanité et de
» bienfaisance.

» Je demeure près d'un grand chemin
» qui conduit à Paris; j'entendais sou-
» vent, (et je ne m'y accoutumais pas,)
» j'entendais souvent les cris plaintifs
» de ces petits malheureux, que des
» nourrices pauvres, et par conséquent
» peu soigneuses et mal-propres, mènent
» à Paris, ou en ramènent dans des
» charrettes. Ce spectacle m'arrachait
» des larmes; je gémissais plus amére-

» ment encore, lorsque j'entendais
» sortir du fond d'une hotte (1) la voix
» grêle, entrecoupée, presque mou-
» rante d'un enfant, que sa mère est
» réduite à l'affreuse extrémité de n'oser
» reconnaître, parce qu'il n'est que le
» fruit de l'amour. Cette triste victime
» de la sévérité nécessaire des loix, ce
» pauvre enfant qui n'est point coupable
» de sa naissance, en porte toute la
» peine. Il n'a pas encore ouvert les
» yeux à la lumière, qu'il est déjà ex-
» patrié, qu'il a déjà arrosé de ses larmes
» un chemin de quarante ou cinquante
» lieues. Des femmes de l'état le plus
» abject, et qui, par cette raison-là
» même, n'ont pas la dureté de cœur
» du beau monde, découvrent leur sein
» pour alaiter en passant se petit mal-

(1) C'est dans des hottes que l'on porte des provinces à Paris, la plupart des enfans trouvés.

» heureux. Chacune d'elles lui paraît sa
» mère ; il veut rester dans son sein,
» dans ses bras ; on l'en arrache ; elle
» le baise ; elle mêle ses larmes aux
» siennes, on l'emporte.

» Ce tableau se presentait à mes yeux
» avec les couleurs les plus sombres,
» toutes les fois que je voyais passer de
» ces enfans. Je m'intéressai pour eux,
» je trouvai des secours ; je connaissais
» d'autres amis de l'humanité, que leur
» fortune mettait en état de faire du bien,
» il se prêtèrent à l'exécution du projet
» que j'avais formé d'ouvrir ma maison
» à ce dépôt sacré, dont l'Hôpital des
» Enfans-Trouvés de *Paris* est surchargé.
» Une somme peu considérable fut suf-
» fisante pour me mettre en état de faire
» cette bonne œuvre, et depuis que ma
» fortune est augmentée, je ne partage
» plus avec personne un plaisir si pur,
» si délicat ; et ce qui met le comble

» à ce plaisir, c'est que je vois mon » exemple suivi par plusieurs de mes » voisins.

» Maître absolu de ces enfans, que » l'on peut rendre heureux impunément, » parce que personne ne les réclame, » je fis sur eux, avec le succès le plus » flatteur, mes premières expériences. » C'était en vain que j'avais dit jusques- » là : *les Anglais sont forts, sont vigou- » reux, sont beaux hommes, parce que, » dès qu'ils sont nés, on les baigne dans » l'eau froide, parce qu'on ne leur met » ni langes, ni corps, ni aucunes de ces » entraves qui nous tuent* : on m'avait » toujours fait cette réponse si ingé- » nieuse, et si pleine de sens, *les An- » glais sont des Anglais, et nous, nous » sommes des Français.*

» J'élevai ces enfans à ma manière, » je les affranchis de toute espèce de » maladie; on les vit dès l'âge de six mois,

» se tenir fermes, courir seuls, avoir » un air gai, éveillé, dispos; on les eût » vus, si je les y avais exercés, on les » eût vus à sept ou huit ans, dévancer » les lièvres à la course; j'osai dire » alors, en les montrant aux personnes » qui venaient chez moi : *voilà des* » *Français* ».

Il vint chez *Dorbay* quelques jours après notre arrivée, un de ses amis, nommé le baron de *Dorville*, autrefois riche, et qui ne l'était plus. Il resta avec nous jusqu'à notre départ. Nous nous promenâmes plusieurs fois ensemble lui et moi, je lui racontai mon histoire; il me raconta la sienne qui me parut intéressante; je vais la rendre le plus briévement que je pourrai.



Histoire d'un jeune homme mal élevé.

QUELQUES-UNS de mes amis, me dit-il, m'accusent d'être un peu singulier et ils ont raison. Ils voudraient que je me corrigeasse, et je tâcherais de le faire, si je n'étais persuadé qu'une forte dose de singularité doit entrer dans la composition d'un honnête homme; sur-tout en ce siècle. Je n'ai cessé d'être sot, d'être orgueilleux, d'être méchant, que depuis que l'infortune a fait de moi un nouvel animal qui ne ressemble à rien. Que l'on réforme les loix, et sur-tout l'éducation qui paîtrit les cœurs dans sa main, j'espère qu'alors ils prendront la tournure que les malheurs et la réflexion ont donné au mien, et sans changer de manière d'être, je cesserai tout-d'un-coup d'être singulier. Voilà tout ce que je

vous dirai de mon caractère ; vous le développerez dans les événemens de ma vie et dans les circonstances qui les ont fait naître.

Quand j'étais riche et tout brodé, et fort impertinent, ce qui ajoute encore au pouvoir de la broderie, rien ne me résistait, je réussissais en tout. Chaque sottise que je disais était un oracle. J'avais autour de moi de beaux esprits un peu vils, des flatteurs, des esclaves. Dès que je suis devenu pauvre, j'ai été trop heureux qu'un seul chien, que j'avais élevé, voulût bien me faire l'honneur de me reconnaître. Il est vrai qu'il m'a marqué plus d'attachement que n'aurait pu faire le meilleur ami. Aussi verrez-vous dans la suite du récit que je vais vous faire, que j'ai érigé un monument à sa mémoire. Je suis devenu pauvre, parce que j'ai eu des amis, et sur-tout un père, une mère, et un précepteur.

C'est à regret que je parle des auteurs de mon existence : je suis trop singulier pour ne pas savoir tout ce que je leur dois, pour ne pas chérir et respecter leur mémoire. J'éprouve, en pensant aux maux qu'ils m'ont faits, non de l'indignation, mais de l'attendrissement, mais de la pitié. Ils avaient été eux-mêmes fort mal élevés, et j'étais leur fils unique ; quelle éducation pouvais-je attendre ?

Je n'aurai que trop de scènes sérieuses à vous raconter ; je veux vous parler gaiement au moins de mes premiers malheurs. Les hommes aiment moins que jamais à pleurer, et je crois qu'ils n'ont pas tort. Mais comment et de quoi devraient-ils rire ? c'est une question que je laisse à résoudre à un plus habile ; pour moi j'estime qu'il n'y a que le rire accompagné de malignité ou d'indécence qu'il faille éviter.

Virgile que j'ai heureusement commencé à lire dans un âge où la plupart des jeunes gens commencent à l'oublier, *Virgile* nous peint, à la naissance du fils de *Pollion*, et tout ce qui l'environne, et presque toute la Nature contribuant à l'envi à faire un jour de cet enfant, un héros, un demi-dieu. Hélas! je suis bien l'antipode du fils de *Pollion*; tout semblait se réunir pour me rendre au moins le plus fat et le plus sot de tous les hommes.

Mon père et ma mère, *sauf le respect que je leur dois*, étaient tout au plus de bonnes gens, et leur château une tanière. Ce n'est ni sa vétusté ni sa simplicité qui m'offense, et qui me lui fait donner ce nom, c'est que véritablement il ne contenait que des ours.

J'avais aussi dans mes premières années, une grand'mère maternelle, qui, *sauf le respec que je lui dois*, me traitait

avec une bénignité à faire un jour de moi le plus mauvais sujet du royaume.

Les gens qui composaient en même tems la haute et la basse-cour de mon père, (car il ne voyait personne) étaient aussi stupides et aussi méchans qu'ils pouvaient l'être dans leur espèce, et c'est beaucoup dire.

La femme de chambre de ma mère, qui était accessoirement celle des poules et du menu bétail, en quoi je serais bien faché de la blâmer, se prit de passion pour moi dès ma naissance, et m'en donna successivement toutes les preuves que mon âge pouvait lui permettre, en quoi je la blâme très-fort.

Lorsque mon père et ma grand'mère moururent, j'étais si jeune qu'à peine m'en souviens-je; c'était deux sources de malheurs taries pour moi, mais il m'en restait encore trop.

Je crois que j'eus un Historiographe

chargé d'écrire toutes les sottises et les gentillesses que je ferais depuis ma première enfance jusqu'à l'âge de raison ; au moins le compte exact et prolixe que l'on m'en rendit, lorsque je fus en état de l'entendre, me donne-t-il lieu de le croire. On me dit, entr'autres choses, que je battais ma nourrice ; je ne m'en repentis pas alors, parce que j'étais méchant ; je ne m'en repens pas encore aujourd'hui, mais c'est par une raison bien différente; c'est parce que je sens que je vengeais, sans le savoir, la nature et ses droits les plus sacrés. Pourquoi n'étais-je pas nourri dans le même sein où j'avais été formé ? Pourquoi me donnait-on une nourrice mercénaire que je ne connaissais pas ? Pourquoi aussi m'emmaillottait-elle ? Les hommes doivent recevoir la liberté en même tems que la vie ; on leur met des entraves avant même qu'ils aient tout-à-fait ouvert les yeux à la

lumière, ils réclament contre cette violence, mais on abuse de leur faiblesse; on est insensible à leurs larmes. Je voudrais presqu'avoir été en état de jetter ma nourrice par la fenêtre et l'avoir fait.

Supposez-moi dans l'âge où je commençais à parler et à juier : tout ce qui s'est passé antérieurement est de peu de conséquence. Je vous dirai seulement (et il vous aurait été aisé de le deviner) que depuis ma mère, jusqu'à la femme qui demeurait à l'autre extrémité du village, j'étais peloté de main en main, que chacun m'*empifiait* de son mieux, et si bien que l'on crut pour un tems que je serais condamné à rouler toute ma vie. Mais heureusement mon intempérance me valut la petite vérole, qui me dégraissa et me dénoua; elle me fit perdre aussi des traits qui promettaient beaucoup, mais qui n'étaient

pas nécessaires pour les premières conquêtes que je devais faire.

Jusqu'à sept ou huit ans on me laissa barboter avec les enfans de mon âge, et c'était fort bien fait. J'étais tantôt battant, tantôt battu, selon les circonstances; ainsi la justice s'observait, et cela était encore très-bien; mais on commença alors à nous dire, à mes camarades et moi, que j'étais M. le Baron, parce que ma mère avait un château, et que j'avais droit de battre sans être battu, parce que j'étais M. le Baron. Cette nouvelle affligea mes amis, et me causa des remords; mais ils s'accoutumèrent à ce changement et je m'y accoutumai plus aisément qu'eux.

Le temps était venu où je devais du moins apprendre à lire; il fallut me dorer bien soigneusement cette pilulle. Le vicaire de la paroisse, qui était mon maître, ne m'approchait jamais que les

mains pleines de présens, et mon livre bien caché dans sa poche. Il me donnait d'abord la moitié de ce qu'il avait à me donner, et le reste après la leçon. Quelquefois je recevais la moitié de ses présens, je lui arrachais l'autre, je m'enfuyais; ma mère s'en amusait avec lui, et disait *c'est un petit espiègle.*

L'abbé restait à dîner avec elle; moi, je dînais partie dans la salle à manger, partie dans la cuisine: nous étions tous contens.

Jusque-là ma façon de vivre était assez agréable et fort peu criminelle; mais elle devait me conduire aux plus grands excès, aux plus grands malheurs, et c'est presque toujours ce qui arrive d'une éducation mal commencée. On aurait dû le prévoir et m'en garantir, on ne le fit pas.

J'avais de l'esprit, j'avais d'heureuses dispositions, qui, faute de culture,

restèrent inutiles, et me devinrent même souvent nuisibles. Quand on m'apprenait mon catéchisme, mes prières, mes lettres, je faisait semblant de ne me pas souvenir le lendemain de ce que j'avais dit la veille, parce que je savais bien qu'après cela il me faudrait apprendre autre chose, qui me donnerait encore de la peine. Ce fut sur ce beau principe que j'eus la constance d'épeler pendant deux ans.

Je jurais fort bien, je n'ignorais aucun des gros mots, je savais beaucoup d'autres choses encore ; je savais aussi très-bien battre tout le monde, je buvais sec, je fumais à toute les pipes de la maison, je tirais avec tous les fusils, je me donnais le plaisir délicat de tuer des chiens et des poules, je commençais à savoir lire et même un peu écrire : voilà beaucoup de perfections, et je n'avais que treize ans. J'étais autant admiré d'une

partie de mon village, que détesté de l'autre.

Un de mes cousins, qui servait depuis quelque temps dans la milice, vint nous voir, et trouva que j'étais *un joli drôle*, ce mot me parut si flatteur, qu'il s'est gravé d'une manière ineffaçable dans ma mémoire, où il avait alors bien des places à choisir, car elle était très-peu meublée d'idées; aussi végétais-je louablement (1), et devenais-je en effet *un joli drôle.*

Eh bien, cousin, me dit-il un jour, quand servirons-nous le Roi ensemble ? Veux-tu toujours être paysan ? Mais je t'avertis que pour entrer dans un corps d'Officiers et y paraître avec honneur,

---

(1) Je crois devoir entendre la pensée de *Dorville*, et dire que quand on cultive trop l'esprit des enfans, on ne le fait qu'au grand détriment du corps, mais je n'espère pas que l'on change pour cela cet usage un peu cruel.

il faut avoir l'air dégourdi, savoir un peu danser, faire des armes, et même du latin. On ne sait pas où l'on se trouve, il n'y a pas jusqu'au latin qui ne puisse servir. Je vais dire à ta mère qu'elle te donne des maîtres de danse et d'escrime, et un précepteur pour te décrasser, pour t'ôter ton air bête.

A l'égard de cet animal-là, c'est-à-dire du précepteur, songe à le traiter comme un chien, si tu ne veux pas qu'il te mène par le nez; je te dirai de quelle façon j'ai gouverné le mien, j'espère qu'elle te plaira.

Dès qu'il eut dit à ma mère qu'il manquait encore à son cher fils ces trois moyens pour devenir le plus aimable des hommes, elle pensa ouvrir tout-à-fait son coffre fort, elle qui ne faisait que l'entr'ouvrir. On convint que j'irais trois fois la semaine à la ville voisine m'y faire donner des grâces dont véritable-

ment j'avais besoin, et qui coûteraient moins quand je les irais chercher moi-même.

Il ne restait plus qu'à faire choix d'un précepteur ; ce choix ne parut ni important ni difficile, et fut bientôt fait. Le berger de la maison avait un fils qui, voyant que son père conduisait péniblement un troupeau qui lui rapportait peu, avait pris un autre parti ; c'était de vouloir être pasteur d'animaux plus sots, mais par cela même plus aisés à conduire, et plus lucratifs que des moutons. Dans ce dessein il avait endossé la soutane, et venait de finir son séminaire. En attendant qu'il pût obtenir une place, on lui confia mon éducation ; et ma mère qui était conséquente en tout, lui dit : je donne cinquante écus de gages à mon cuisinier, je vous donnerai deux cents francs.

Le marché fut bientôt conclu et je devins l'élève de M. l'abbé *Guillot* : le

disciple et le maître étaient bien dignes l'un de l'autre.

Quand nous allions ensemble à la ville, nous nous y faisions remarquer ; deux chevaux, que j'ose nommer estimables, parce qu'ils menaient tous les jours la charrue, mais qui par cette même raison n'étaient pas brillans, nous traînaient à pas comptés dans une vieille calèche, dont on n'ôtait plus la boue, parce qu'on trouvait que c'était toujours à refaire, et que le cocher laboureur qui nous menait, avait des occupations plus importantes.

L'abbé me traitait avec tout le respect qu'un vassal doit à son seigneur. Par révérence, il me laissait toujours descendre le premier de la voiture ; il est vrai qu'à son tour il y montait le premier, mais ce n'était que pour me donner la main : il trouvait cela plus sûr que de me la tenir sous le bras.

Un peu plus d'esprit et de méthode de son côté, un peu plus de docilité du mien, et en six mois j'aurais pu apprendre tout ce qu'il savait, hors la Théologie, si tant est qu'il en sût quelque chose.

Les premiers quinze jours que nous passâmes ensemble, j'avais mon cousin pour m'aider à le dompter; j'aurais pu me passer de ce secours. L'abbé n'était à la vérité rien moins que bon, mais il était respectueux, il était même bas et flatteur, il connaissait le foible de ma mère pour moi. Jugez si j'avais beau jeu, et par tout ce que je vous ai déjà dit de mon éducation, jugez si j'en profitais bien.

Dans les salles où j'allais danser et faire des armes, je n'y voyais pas la meilleure compagnie, je pensai même y faire quelques mauvaises connaissances. J'avais alors seize ans; je pris du goût

pour certains petits tapageurs qui me flattaient, qui m'apprenaient qu'un *homme comme moi*, ne fût-il qu'un sot, était toujours un homme respectable. Je leur donnais à boire, et je ne m'oubliais pas ; je sus aussi quelquefois tromper la vigilance de mon *argus*, et aller faire avec eux des parties de débauche, tandis qu'il dormait sous la table.

Mon innocence et ma santé étaient seuls exposées lorsque je voyais des femmes publiques, et n'était-ce pas déjà beaucoup trop ? J'avais cependant à craindre un bien plus grand danger, c'était celui de tomber entre les mains de quelque coquette. Il venait chez mon maître de danse une jeune et jolie personne, fort petite maîtresse, fort précieuse, fort appliquée à la lecture des romans, fort maligne et fort adroite ; en un mot, une franche coquette. Elle me tendait des pièges, et j'allais m'y

jetter en aveugle, lorsque l'abbé, m'arrêtant au bord du précipice, me rendit le premier et peut-être le seul service important qu'il m'ait jamais rendu; mais il le fut assez, pour que je lui doive une reconnaissance éternelle.

Avec son gros bon sens, il apperçut très-bien ce que voulait faire de moi la petite personne. Un jour qu'il me vit fort passionné auprès d'elle, ne voulant danser qu'avec elle, lui rendant mille petits soins, ne la quittant pas, il vint me dire à l'oreille qu'il avait à me parler d'une chose très-sérieuse, me mena près d'une fenêtre, et nous eûmes ensemble cette belle conversation.

Monsieur le Baron, vous ne savez pas combien *le sexe* est dangereux; vous ne savez pas ce qu'il faut craindre sur-tout d'une femme, telle que celle qui vous tient si fort au cœur: *les coups de bâton*

d'un honnête homme font moins de mal que les caresses d'une courtisanne, dit le Sage. — Le Sage ! eh qui est celui-là ? faites-le moi un peu connaître. — Monsieur, c'est Salomon, fils de David. Je me rappelai quelques mots de leur histoire, que l'on m'avait racontée. Oh, lui dis-je, c'est donc-là le Sage ! je suis bien aise de le savoir. Mais à propos de le petite danseuse, soyez tranquille, ce n'est pas là première fille que je vois, et celle-ci ne me fera pas plus tourner la tête qu'une autre. Adieu.

Je mentais ; elle était déjà plus qu'à demi tournée. J'allai me remettre à la place que l'amour m'avait marquée. Je fis, comme de raison, à ma nouvelle maîtresse, la confidence de ce qui venait d'être dit, nous en rîmes beaucoup ensemble ; l'Abbé s'en apperçut, et heureusement pour moi, résolut de s'en venger : je dis heureusement, car

en effet j'ai appris depuis que les plus grands malheurs, que la mort méme, auraient été pour moi de moindres maux que les caresses de cette perfide, qui fut le fléau de tous ceux qui la connurent.

En chemin l'Abbé me parla contre elle, et le fit inutilement. Lorsque nous fûmes arrivés, il en parla à ma mère, et ce fut avec plus de succès. Je le vis entrer chez elle, je me doutais du motif de sa visite, je me cachai dans un cabinet, d'où j'entendis tout.

Madame, j'ai l'honneur d'être le gardien de la chasteté de Monsieur votre fils, elle est en grand danger, Madame; il danse avec une fille qui danse bien, qui est jolie, mais qui a le cœur mauvais; il est perdu, s'il la voit encore; je sais bien ce que je dis, Madame — Oh! mon Dieu, l'Abbé, comment remédierons-nous à cela? vous me faites frémir.

Je n'eus pas la patience d'en entendre davantage, j'entrai brusquement, je dis : Vous êtes un sot, Monsieur le gardien de ma chasteté, ne vous donnez pas tant de peine; et vous, ma petite maman, ne prenez pas celle de frémir; l'Abbé croit savoir ce qu'il dit, et moi, je crois savoir ce que je fais, je vous prie de ne pas vous en embarrasser. Après-demain, Monsieur *Guillot*, ajoutais-je d'un ton impérieux, nous allons danser, tenez-vous prêts. Ah! mon fils, veux-tu donc me faire mourir de chagrin! Ah! ma mère, vous avez trop de bonté, soyez tranquille. Je partis aussi-tôt, et j'allai finir ma journée à la chasse.

Le lendemain je reçus une lettre de mon oncle, qui demeurait à sept ou huit milles (1) de nous; il me faisait sou-

(1) Je sais qu'en France on compte les distances par lieues; mais les *milles* sentent plus l'antique et me plaisent davantage.

vent aller passer deux ou trois jours chez lui. J'y allais un peu par inclination, mais plus encore par intérêt. Son fils unique, mon digne cousin, s'était depuis peu fait tuer en duel par un de ses camarades, à qui, étant ivre, il avait dit des grossièretés, et donné un soufflet. J'étais l'héritier présomptif de mon oncle; je n'osais lui rien refuser: il me retint pendant quinze jours; il m'avoua, dès le second que ma mère lui avait écrit; et me dit pour dernier mot: Si vous ne changez de maître de danse, et si vous voyez encore une seule fois la petite sorcière que vous savez, je vous... L'Abbé interrompit: Monsieur, ajoutez, je vous en prie, *et si vous ne pardonnez au pauvre Guillot*, car il me tuera.... J'écumais de rage, mon oncle continua: Eh bien, soit, je répète: si vous ne changez de maître de danse, si vous voyez encor une fois cette petite sor-

cière, et si vous ne pardonnez bien et loyalement à l'Abbé, je vous deshérite. Comme je savais dès-lors qu'on est tout quand on est riche, je promis tout ce qu'on voulut, et je tins parole; mais il m'en coûta autant d'efforts qu'à une mouche qui s'arrache de la toile d'une araignée.

Lorsque je fus revenu chez ma mère, je continuai à danser, faire des armes, racler du violon sans musique, aller à la chasse, avoir un précepteur pour la forme. Un jour qu'accompagné d'un jeune chien que je formais, je m'étais écarté dans un bois, j'aperçus un homme dont l'air et l'accoutrement me parurent singuliers, il portait une cruche pleine d'eau, je le suivis jusqu'à une cabane, où un de ses amis l'attendait. Je m'approchai pour écouter leur entretien.

Voici, lui dit-il, tout ce qui manquait à notre festin. La Nature nous

donne si abondamment cette précieuse liqueur, pourquoi l'homme en a-t-il cherché dans les fruits une meurtrière? Combien on s'épargnerait de sottises et de crime, si l'on ne buvait pas de vin! .... J'allais paraître et le malmener.... Mais il ajouta aussi-tôt, nous en boirons cependant; il ne produit que de bons effets, quand on en boit avec autant de modération que nous allons faire .... Il s'arrêta un moment et reprit : vous voyez le monde que j'ai le bonheur de ne plus voir, et qui tout entier ne vaut pas ma chère *Aline*. Depuis plus d'un an personne n'est venu troubler notre tranquillité. Je ne vous demande pas ce qui s'est passé depuis, je ne le devine que trop bien. Il y a toujours des hommes qui commandent, et d'autres qui obéissent; il y en a qui se croient grands, et d'autres qui, sur la foi de ceux-là, se croient

petits ; il y a des tyrans et des esclaves, des méchans qui triomphent, des innocens opprimés; en un mot, la somme des maux l'emporte autant sur celle des biens, que, dans ma retraite, et dans tous les lieux où l'on suit la Nature, celle des biens l'emporte sur celle des maux. Ah ! mon ami .... Ce discours m'ennuya, je m'en allai ..... Que ne savais-je alors ce que je sais aujourd'hui.

J'avais environ dix-huit ans lorsque mon oncle mourut ; sa succession augmenta beaucoup ma fortune, mes désirs et ma fatuité : on vint de toutes parts m'inonder de flatteries, j'en avalais le poison ; et je sens que malgré tous les malheurs qui ont servi de remède, quelque reste de ce poison circule encore dans mon ame.

Je me croyais fort instruit, et je savais quelques mots de latin ; j'avais lu

l'*Ecolier chrétien*, *les Contes des Fées et l'Histoire de France de M. Ragois.* Mon éducation était faite, il ne me manquait plus pour me perfectionner que de *voir du pays*. M. l'abbé Guillot fut chargé de me conduire En voyageant avec au tel guide, j'étais sûr de voir en effet du pays, ét d'éprouver ce que dit sagement l'auteur de l'Imitation, que *les longues maladies et les longs pélerinages ne sanctifient guères.*

Mais un homme comme moi n'avoir pas voyagé ! qu'en aurait-on dit dans le monde ? et qu'y aurais je eu moi-même à dire tout le temps que devait durer ma fatuité, si je n'avais eu à faire au moins le récit d'un voyage ? On fait donc les préparatifs, on arrange les malles, on les remplit d'habits, de linge, de tout ce qui peut me donner de l'importance. Deux mulets couverts de tapis à mes armes, portaient orgueil-

leusement tout mon mérite. Je les suivais à cheval, et je faisais de petites journées de peur de me fatiguer. Je marchais entre mon précepteur et mon valet-de-chambre. Je ne pouvais pas être beaucoup plus brillant qu'eux, parce que j'étais comme eux en habits de cheval. Cependant j'aurais été fâché què les gens qui nous rencontraient, ceux mêmes à qui je serais le plus inconnu, ne s'apperçussent pas que j'étais le maître. J'aurais volontiers écrit sur mon chapeau : *je suis monsieur le Baron de* Dorville. Au défaut de cet expédient, qui ne fut pas du goût de mes compagnons, je leur enjoignis de se tenir toujours à quelques pas derrière moi, de saluer tous ceux qui nous salueraient dans le chemin, et je me réservai le droit impertinent de ne saluer personne. Je le payai cher et cela ne tarda pas. Nous avions passé à *Lyon*, nous y avions séjourné, nous y

avions vu beaucoup de monde dans les rues et hors de la ville, deux grands bras de rivière et un très-grand pont. Nous allions delà vers *Bordeaux*. Les Languedociens ont la tête près du bonnet : nous en rencontrâmes quatre qui étaient comme nous à cheval. Ils nous saluèrent ; mes gens leur rendirent le salut et moi je n'en fis rien. Ne voilà-t-il pas qu'il se fâchent tous en même-temps, ils jurent en gascon, ils dégainent, me chargent de coups de plat d'épée, et me mènent ainsi pendant près d'un mille. Je ne pouvais avoir de secours ni de mon précepteur, ni de mon valet-de-chambre; on les avait menacés de la pointe, s'il remuaient, et ils n'étaient pas hommes à en courir les risques.

Je voulus qu'à la première couchée un bon souper me consolât des malheurs de la journée. En arrivant je descendis de cheval le dernier et mon valet-de-chambre

chambre m'appela *Monseigneur* ; c'était notre étiquète ordinaire. On me mit dans le plus bel appartement de la maison, et l'on vint demander ce que *Monseigneur* voulait à souper. J'ordonnai à perte de vue et l'on exécuta ; je me vengeai ainsi des quatres Languedociens ; mais le lendemain notre hôte se vengeâ à son tour de la répugnance avec laquelle sans doute il m'avait *Monseigneurisé* ; il m'apporta un grand mémoire, dont je ne regardai, selon ma coutume, que la somme totale, elle m'effraya ; elle était de 93 liv. 15 sols 6 den. Je remis le papier à M. l'Abbé, qui, dans ce moment-là, aurait voulu avoir oublié le peu de Théologie dont il avait la tête meublée, et savoir l'addition. Toute la grâce que je pus obtenir de mon hôte, fut qu'il ne prendrait pour lui que 90 liv., et que le reste serait pour les gens qui m'avaient servi.

Je me serais épargné cette dépense, et j'aurais passé la soirée plus agréablement, si j'avais été sociable. J'aurais pu souper avec des étrangers qui étaient arrivés ce même soir dans l'hôtellerie; mais il m'aurait fallu leur faire politesse, ou risquer peut-être de nouveaux coups de plat d'épée, et les deux parties de cette alternative m'effrayaient presque également.

Nous nous acheminions vers *Bayonne*, car je voulais voir d'abord l'Espagne. On m'avait dit que les Espagnols étaient paresseux et fiers, je me sentais pour eux une douce sympathie,

L'argent commençait à me manquer; je n'avais de lettres-de-change à recevoir qu'à *Bayonne*. Je doublai mes marches, et je diminuai mes dépenses. J'arrivai enfin le 6 octobre. J'avais un billet de 1500 liv. à ordre, et un autre de 800 liv. payable au 10 du même mois. Je reçus

d'abord mes 1500 liv., c'était un moyen de me faire *remonseigneuriser*, de recommencer toutes mes sottises, et je n'y manquai pas.

J'avais pour voisine dans mon auberge une de ces femmes adroites et dangereuses, dont l'espèce est plus multipliée que jamais par l'oisiveté et la débauche. Elles sont aussi funestes aux mœurs des jeunes gens que la langoste (1) aux productions de la terre dans quelques cantons de l'Espagne.

Ma voisine était jeune et jolie, elle avait un air décent, elle avait ce qu'on appelle *l'air de n'y pas penser*; cependant elle y pensait beaucoup. Elle vivait avec une compagne plus âgée qu'elle, moins jolie, moins maniérée, mais assez appétissante. C'était disait-on, sa cousine.

---

(1) Sauterelle qui dévore les grains.

Elles étaient à *Bayonne* pour des affaires qui n'étaient pas incompatibles avec des amusemens funestes aux Monseigneurs de mon espèce.

Vous dire les pièges charmans que l'on me tendit, les petits manéges par lesquels on m'attira, la belle résistance que j'eus à essuyer ; tout cela serait inutile. Si vous êtes sage ; (et vous l'êtes, mon cher *Ariste*,) vous fuirez jusqu'à l'ombre du danger ; si par malheur vous ne l'étiez pas, j'aurais beau vous faire craindre le labyrinthe, vous vous y laisseriez engager, comme j'ai fait, vous n'en sortiriez que comme vous m'en allez voir sortir.

J'étais connu pour avoir de l'argent, je fus attaqué vivement et promptement. J'attaquai à mon tour, je le fis d'abord sans succès ; mais comme ma belle inhumaine souhaitait autant que moi sa défaite, je ne tardai pas à vaincre ;

deux jours d'assiduités et de soins y suffirent.

Je venais de faire une conquête brillante, et je me croyais un grand seigneur. J'aurais dépensé mes 1500 liv. en deux autres jours, si la divine *Rosalie* eût voulu s'afficher pour ma maîtresse, et accepter les fêtes brillantes que je lui offrais ; mais heureusement pour moi elle aimait le mystère, et elle voulait paraître encore novice après mon départ ; elle ne me fit dépenser que cent pistoles *incognito*.

Monsieur l'abbé n'avait rien à me reprocher ; il n'était pas plus réservé avec la cousine que je ne l'étais avec *Rosalie* Nous passions des momens délicieux ; la candeur, l'innocence, le sentiment assaisonnaient nos plaisirs ; je n'avais encore jamais rien éprouvé de semblable.

Monsieur l'Abbé négligea d'aller rece-

voir, le 10, ma lettre-de-change de 800 liv. Le pauvre homme ne savait pas mieux les affaires que l'arithmétique. Il lui parut que comme on accorde huit ou quinze jours à un débiteur, après l'échéance de son obligation, on pouvait le traiter avec la même bonté pour une lettre-de-change. Il raisonnait par induction, il ignorait qu'il ne faut pas trop vouloir raisonner dans la comparaison des lois, dans les choses qui dépendent du caprice des hommes. On refusa de payer la lettre-de-change, il fallut la renvoyer; j'en fis la confidence à ma chère maîtresse, qui m'était si attachée qu'elle en pleura amèrement pendant trois jours. A force de caresses et sur-tout de présens, je la consolai un peu. Mais elle fut à peine revenue de sa profonde douleur, qu'elle me déclara, avec un soupir encore plus profond, que, sans savoir

pourquoi, elle sentait l'amour et ses désirs s'éteindre dans son cœur; qu'elle était trop malheureuse, qu'elle me priait de partir et de la quitter, si je ne voulais pas qu'elle me prévînt; qu'en un mot, elle n'y pouvait plus tenir.

Il ne me restait plus qu'environ cent écus, et elle le savait bien; la modicité de cette somme me fit goûter le conseil de *Rosalie*. Nous nous quittâmes après les plus tendres adieux.

Je me remis en route, fâché de ce qu'il me restait si peu d'argent, mais ne réfléchissant guères sur la cause de cette prompte diminution, (car on ne m'avait pas accoutumé à réfléchir) je continuai à faire bonne chère, et cependant plus de repas de 90 liv..... J'arrivai ainsi en *Castille*, où un banquier remplit ma bourse, qui avait

grand besoin de l'être. Je regardai beaucoup mes nouvelles finances, et je me promis bien de ne me plus laisser prendre de belle passion pour une *Rosalie*.

N'allons plus, mon cher Abbé, dis-je à mon précepteur, nous laisser séduire par quelque vertueuse *Laïs ;* on dit que l'Espagne en est le centre ; méfions nous en ; la peine passe le plaisir : voyons plutôt la bonne compagnie.

Oui, oui, me répondit-il, voyons la bonne compagnie, allons au café et au billard, s'il y en a dans ce pays-ci, et en attendant soupons toujours ce soir à table d'hôte.

Nous y soupâmes : la compagnie était mêlée comme elle l'est ordinairement dans les auberges. J'avais pour voisin, d'un côté, un marchand gros et gras, qui n'avait pas l'esprit plus cultivé que moi, qui riait beaucoup, sur - tout

de ce qu'il disait, et n'était pas fier. Je me trouvais fort à mon aise au prix de la veille. J'avais de l'autre côté, une fille du monde qui se donnait pour telle, et ne cherchait à tromper personne. J'étais fort content de ma place, je m'y amusai beaucoup jusqu'à la fin du repas, que la conversation roula sur un sujet qui me déplut.

Je viens de *Bayonne*, dit un petit maître, en frappant doucement sur une boîte d'écaille, qu'il eût fait sonner plus haut, si elle avait été d'or; j'y ai logé vis-à-vis une des plus belles auberges de la ville. Quand j'en suis parti, un Français fort riche et fort sot, logeait depuis deux jours dans cette auberge. Il s'y était, pour mon malheur, amouraché d'une jolie fille, auprès de qui j'avais déjà fait bien du progrès. Elle me dit un matin : « mon ami, il faut profiter » des bonnes occasions, elles sont rares;

» vous êtes aimable, vous avez de l'es-
» prit, mais une jolie femme a toujours
» besoin d'argent, et vous n'en avez
» guères. Je viens de trouver une bonne
» dupe, vous pourriez l'effaroucher;
» partez sur-le-champ, et que je ne vous
» revoie plus; craignez ma colère ».

Je savais ce qu'il y a à craindre de la colère d'une femme de cette espèce, je partis. . . . . Bon s'écria le gros marchand, en éclatant de rire, vous avez été le prédécesseur de la dupe, eh bien! moi j'ai été le vôtre à tous deux, et j'ai encore été votre successeur.

Je suis bien connu dans l'auberge dont vous parlez; j'y loge toutes les fois que je passe à *Bayonne*. J'y trouvai, la première fois, la petite *Rosalie*, il y a environ six mois. Elle venait d'arriver, personne ne savait encore le motif de son voyage; mais moi qui ne suis

pas niais, je l'eus bientôt deviné. Je débutai auprès d'elle par ce compliment: « Mademoiselle, vous me paraissez de » la tête aux pieds une vraie friandise, » et je suis friand; arrangeons-nous. » Cent écus et un bon réjoui comme » moi, vous feraient-ils plaisir ? Dites » vîte, car je ne fais l'amour qu'en poste, » je vous en avertis. Monsieur, me » dit-elle, en me faisant une petite » révérence toute gracieuse, chacune » de ces deux choses-là séparément me » feraient beaucoup de plaisirs, et à » plus forte raison les deux ensemble ». Notre marché fut bientôt conclu: elle me demanda seulement du secret, je lui en promis, et je lui tiens parole comme vous voyez.

J'arrivai il y a quelques jours à *Bayonne*, vers dix ou onze heures du matin; je trouvai *Rosalie* qui comptait de l'argent et qui plaisantait beaucoup

avec sa cousine. Je viens, me dit-elle, de congédier un bon homme qui est fort amoureux de moi. Il m'en a bien coûté pour pleurer son départ, et il ne m'en coûte rien pour rire de tout mon cœur, à la vue de l'argent qu'il m'a laissé. Va, continua-t-elle, en se jetant à mon cou, je t'aime cent fois mieux avec ton air grivois tout seul, que lui avec ses soupirs, ses larmes, et sa grosse opulence. Je lui ai cependant promis que quand il reviendrait, je l'aimerais encore deux ou trois jours; cent pistoles sont bonnes à gagner, et je suis résolue d'en passer par-là. Je te promets, coquine, me dis-je en moi-même, que tu n'y passeras pas, et que je gagnerai mes cent pistoles..... Le marchand qui venait de parler s'apperçut de mon trouble et m'en demanda la cause. Je pris un air non chalant, je me donnai des graces, je me plaignis d'avoir des vapeurs.

vapeurs. Monsieur a l'air Français, me dit-il en souriant, et l'on parla d'autre chose.

La conversation roula bientôt sur le gouvernement, sur les lois, sur les intérêts des princes; tous grands sujets qui fourmillent de lieux communs, dans lesquels on peut s'étendre à perte de vue. Un soi-disant citoyen du monde, une espèce d'aventurier soutint que les peuples étaient le marche-pied du trône; qu'il fallait pour la sûreté du souverain, que ce marche-pied fût contraint de toutes parts, qu'il fût impitoyablement serré à clous et à chevilles.

Vous vous trompez, Monsieur, reprit un homme qui avait une physionomie honnête et tranquille; ce sont tout au plus les criminels, les gens sans aveu, qui doivent servir de marche-pied au trône; ce sont ceux-là qu'il faut contraindre, qu'il faut fouler; mais le

reste du peuple, mais les hommes qui travaillent au bonheur de la société, sont les gardiens du trône. Leur amour pour le prince, et l'amour du prince pour eux font leur sûreté et la sienne.

Des règles du gouvernement on passa à des réflexions politiques sur la guerre présente. L'homme qui venait de parler et que je pourrais nommer *l'Amis du Peuple*, fit des vœux pour le succès du traité général imaginé par un roi bien digne de l'exécuter (Henri IV), et rappelé depuis par plusieurs grands hommes, entre autres l'abbé *de S. Pierre*. Quand verrons-nous, continua-t-il, l'Europe ne faire qu'un gouvernement et un peuple, et ne porter ses armes et ses colonies dans les autres parties du monde, que pour y porter en même tems l'abondance et la paix, et y faire oublier, s'il est possible, les monstres que l'Espagne sur-tout a vomis autre-

fois dans ces malheureuses contrées ?

Mon précepteur ennuyé du personnage muet qu'il faisait depuis que nous étions à table, s'avisa de dire un mot et ce fut une sottise. J'ai lu, dit-il, dans quelques gazettes, ce projet de gouvernement universel; l'assemblée des plénipotentiaires qui devaient le composer, se serait nommée, je crois, *le Concile de l'Europe*. C'est *le Sénat de l'Europe* que Monsieur l'abbé veut dire, reprit un de ses voisins, mais on emploie volontiers chacun les termes de son art.

Par la même raison, continua un riche laboureur, on parle volontiers chacun de son métier; permettez, Messieurs, que je vous parle un peu du mien, il le mérite assez, pour que vous m'écoutiez.

Tous les princes encouragent aujourd'hui l'agriculture, mais le nôtre surtout l'encourage de manière à vaincre

la paresse que l'on attribue à la nation espagnole. Il nous affranchit des impôts accablans sous lesquels gémissent la plupart des autres peuples, et sous lesquels nous gémissions aussi il y a peu de tems. Nous travaillons volontiers parce que nous travaillons pour nous-mêmes, parce qu'on nous laisse jouir du fruit de nos travaux.

Je cultive beaucoup de terres qui presque toutes m'appartiennent. J'habite une vallée délicieuse, je la couvre d'arbres, j'y distribue de petites habitations où je loge mes ouvriers; je les marie, ils peuplent mon domaine; je vois autour de moi l'abrégé de l'univers, et tout ce que je vois ce sont mes créatures. La plaine est sillonnée par mes bœufs, les coteaux sont couronnés de mes vignes; chacun de mes serviteurs me rend une rétribution modique; et du reste de sa récolte, il entretient abondamment sa

famille. Ainsi, en même tems que je suis riche, je suis heureux, chose assez rare; mais c'est que je fais des heureux.

Je vis avec autant de noblesse que de frugalité; tout chez moi respire l'innocence, la simplicité, le vrai bonheur. Ma femme est laborieuse et sage, mes enfans sont bien élevés; chaque jour de ma vie est marqué par de nouveaux plaisirs, et tous mes plaisirs sont réels.

Arracher à la terre deux moissons en une année, la forcer de produire, sont des moyens violens que la cupidité seule emploie et qui ne réussissent pas longtems. Pour moi, j'ai pitié des hommes, des animaux et de la terre même. Je ne choisis dans les nouvelles découvertes sur l'agriculture, que les plus simples et les plus utiles, comme la charrue de M. *de Tulle*, mise en usage par M. *Duhamel*, comme les moyens d'extirper le bled noir, etc.

Que n'aurais-je pas à vous dire des soins et de la propreté avec lesquels sont traités les animaux qui peuplent mes basses-cours. Oui, j'ose le dire, vous seriez jaloux du bonheur, non-seulement de mes bergers et de leurs familles, mais de celui même de leurs troupeaux.

Pardonnez-moi un peu d'enthousiasme, mon cœur est plein de félicité, il faut qu'il l'exhale. Aux transports qui naissent de mon propre fond se joignent ceux que je reçois par communication des hommes divins dont je lis les ouvrages.

Mon père qui, à l'âge de soixante-dix ans, a encore l'esprit juste et sain, a orné le mien dès mon enfance; il m'a mis en état de lire avec fruit, *Virgile*, *Horace*, *Pline*, etc. Je les lis tous les jours; j'y joins les meilleurs ouvrages français et espagnols, sur-tout l'Histoire Naturelle de M. *de Buffon*.

Je sens de plus en plus la force de cette vérité :

Felices nimium sua si bona norint agricolas!

Vous connaissez ce beau vers, ajouta-t-il en nous regardant l'Abbé et moi, qui baissâmes modestement les yeux, et qui sourîmes d'un air plus qu'ingénu, en faisant un petit signe de tête ; l'aimable campagnard vît notre embarras, et comme il n'était pas bel esprit de profession, il ne chercha point à en jouir : il tira sa montre, nous avertit qu'il était minuit, et la compagnie se retira.

Lorsque je fus dans ma chambre, je fis beaucoup de reproches à l'Abbé, de ce qu'au lieu de m'apprendre des sottises, il ne m'avait pas appris tout ce qu'il y a à craindre du commerce de certaines femmes, et tout ce qu'il y a à gagner dans celui des hommes qui

savent cultiver leur esprit et la terre. L'Abbé me répondit qu'il en était bien fâché, mais qu'il n'avait jamais su qu'autant de latin qu'il en fallait pour entendre un peu son bréviaire, et qu'il ne s'était point douté de tout cela.

Le lendemain matin je courus chez le laboureur, je dépouillai devant lui tout mon orgueil, je lui demandai plus son amitié que je ne lui promis la mienne; il allait à *Madrid*, où ses affaires l'appelaient pour deux ou trois jours, nous résolûmes de ne nous point quitter: nous partîmes ensemble.

Je ne vous répéterai pas toutes les choses qu'il me dit, j'étais encore alors bien peu capable de les entendre et d'en profiter; mais au moins semait-il dans mon ame d'excellent grain qui y devait fructifier un jour, quand elle serait fécondée par le malheur. Ce fut avec la plus vive douleur que je vis arriver

le moment de notre séparation ; je perdis enfin mon Mentor : il ne me resta qu'un précepteur, et quel précepteur !.....

Mon ami m'avait prévenu sur tous les accidens fâcheux qui pouvaient m'arriver à *Madrid* et dans le reste de mon voyage, il m'avait indiqué tous les moyens de les éviter ; je n'en évitai néanmoins aucun, parce qu'il n'était plus avec moi, et parce que je n'avais pas l'ame assez forte pour pouvoir vaincre sans lui.

Dorville me raconta de suite ses voyages d'Espagne, de Portugal, etc. Tout cela augmenterait trop le volume de ces mémoires ; il suffit que l'on sache qu'il va voir *Cervio*, dont la femme, ancienne amie de *Rosalie*, lui donne de l'argent et une lettre pour cette malheuseuse fille, qu'elle veut faire venir chez elle pour la tirer du désordre.

Nous reprîmes, continue-t-il, la route d'Espagne ; j'évitai *Madrid*, et j'allai

descendre chez mon ami *Cervio.* Il était prévenu de mon arrivée, je lui avais écrit de *Lisbonne*; il avait préparé, pour me recevoir, une petite fête champêtre, dont le but n'était pas de nous étourdir l'un et l'autre, de nous enlever à nous-mêmes, ou de satisfaire chacun notre vanité; la fin de cette fête n'aurait été qu'un grand vide dans nos cœurs, nous nous serions ennuyés avec cérémonie; ce n'aurait plus été une fête champêtre.

Je passai quelque tems chez *Cervio* (1), j'y appris la mort de ma mère et la perte de presque tout mon bien. Mon précepteur me quitta pour un bénéfice qu'il sut se faire donner; mon laquais épousa la fille d'un des bergers de *Cervio.* Je fis en partant de tendres

(1) *Dorville* me dit que ce *Cervio* descendait de *Cervius*, qui, dans la huitième Satyre du second livre d'*Horace*, raconte si agréablement la fable du rat de ville et du rat des champs.

adieux à mes hôtes, ils me comblèrent aussi de bienfaits. « Vous partez en
» grand homme, me dit *Cervio*, je vous
» trouve plus grand qu'un héros qui part
» pour l'armée, car je vous prédis des
» malheurs, il vous en arrivera; mais
» ils tourneront à votre avantage, si
» vous êtes vraiment vertueux ». Nous nous embrassâmes pour la dernière fois, et je volai à *Bayonne*.

Rosalie n'était plus dans le grand hôtel où je l'avais vu et n'avait plus de cousine, mais seulement une femme âgée qui la servait. Je l'allai trouver dans son humble logement, je la priai de vouloir bien que je le partageasse avec elle pour quelques jours; elle y consentit difficilement, mais elle y consentit enfin.

J'étais arrivé le soir, nous partageâmes le reste de cette journée entre les plaisirs de l'amour, et celui de nous entretenir de *Cervio* et de sa charmante épouse:

je rendis à *Rosalie* leurs lettres et l'argent, et elle me promit qu'elle les irait voir. Je différai jusqu'au lendemain la conversation sérieuse que je devais avoir avec elle, quoiqu'elle eût plusieurs fois voulu l'entamer ce soir-là même.

Lorsque nous fûmes levés, je priai sa vieille compagne de nous laisser seuls pendant deux ou trois heures. Je savais combien un témoin de plus ajoute à l'humiliation d'un coupable, et peut nuire à sa sincérité.

La femme sortit, et autant pour inspirer de la confianee à ma maîtresse, que pour suivre les mouvemens de mon cœur, je me jette à ses genoux. Belle *Rosalie*, ce n'est qu'en ce moment que je vais te prouver tout mon amour et mériter tout le tien ; je veux te sauver de l'abyme où tu es tombée. Il faut que je t'aime bien sincèrement et que je sois bien sûr que tu répareras tes fautes,

pour que je fasse auprès de toi l'effort que je vais faire. Apprends combien je devrais te mépriser et te haïr.

Quelques jours après que je t'eus quittée, je soupai dans une ville de Castille avec l'aventurier que tu avais renvoyé pour me plumer à ton aise, et avec le marchand avec lequel, un moment après mon départ, tu avais insulté à ma bonne foi et à ma sottise. Avoue, ma chère *Rosalie*, qu'il y a bien de la noirceur dans ce procédé, et qu'une coquette est un vrai monstre. Je n'ai pas cessé pour cela de t'aimer; mais je t'ai plaint, et tu es bien à plaindre. Je t'ouvre mon cœur, je te fais voir que je connais le tien; ne m'en cache aucun détour, je t'en supplie, tes maux sont grands, mais il est encore possible d'y apporter remède, si tu ne t'obstines pas à les cacher.

En disant cela, j'étais toujours à ses

genoux, je serrais ses mains dans les miennes, je les arrosais de pleurs, je la regardais d'un air tendre et compâtissant. Son cœur paraissait serré, il ne palpitait plus; elle me regardait fixement, elle rougissait, elle pâlissait. Nous touchons, lui dis-je, à l'instant de ton bonheur; je lis dans ton ame, j'y vois la vertu et le vice se la disputer. Ton ame est belle, la vertu triomphera, mes vœux seront comblés. Oui, la vertu triomphera..... Je la regardai encore, et je lui dis avec un profond soupir,.... *Rosalie!* ..... Ses yeux me parurent tout d'un coup d'autres yeux; elle répandit un torrent de larmes, elle m'embrassa, me releva, et laissant tomber sa tête sur mon sein: ah! mon ami, me dit-elle; oui, c'est la vertu qui triomphe dans mon cœur; tu as combattu pour elle, j'étais aussi de son côté. Il est vrai que je lui avais long-

tems imposé silence, j'avais cherché à m'étourdir; mais elle me parlait toujours, et je ne la faisais taire qu'à regret. Le vice était étranger dans mon ame, une mauvaise éducation l'y avait introduit; il était réservé au malheur, et à toi sur-tout de l'en arracher. Achève ton ouvrage, je t'en conjure.

A ces mots elle tombe à mes genoux, elle les embrasse, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je l'oblige à quitter cette humble attitude. Tu verras, me dit-elle, par l'aveu que je te ferai de mes fautes, combien sincèrement je veux me corriger; car tu dois sentir combien cet aveu coûte à la vanité d'une femme et sur-tout d'une coquette; mais j'espère aussi que tu concluras du récit de mon histoire, que la plupart de ces mêmes fautes ne sont réellement que des malheurs.

Histoire d'une jeune fille mal élevée.

Mes parens étaient d'honnêtes bourgeois qui vivaient de leur bien, et fort à leur aise ; ils se réjouissaient d'avoir un si bel enfant. J'étais fille unique ; j'étais l'objet de toute leur tendresse, mais leur tendresse était aveugle. Ils me laissèrent d'autant plus volontiers faire toutes mes volontés, que je n'avais aucun penchant vicieux, et quand j'en aurais eu, ils étaient trop prévenus pour les voir.

Dès que je fus en âge d'apprendre à danser et à chanter, j'eus des maîtres de ces deux arts, que l'on ne devrait donner aux jeunes gens qu'en leur en faisant bien craindre les dangers : ce ne fut malheureusement pas ainsi que l'on en usa à mon égard. Pour me faire danser avec grace, pour me faire chanter d'un air tendre et passionné, on me disait que

c'était-là le moment d'avoir beaucoup d'amans; on m'apprenait tous les petits manéges de la coquetterie, je les apprenais avec une facilité prodigieuse; j'étais applaudie, et je m'applaudissais encore plus moi-même.

Je n'avais pas treize ans que des hommes aimables, des hommes qualifiés me traitaient en grande fille, et venaient assiduement me faire leur cour. Mon jeune cœur s'épanouissait; une feinte pudeur, dont j'étais déja capable, colorait mes joues, et me faisait paraître plus belle encore. Je sentais des désirs, je voyais que j'en faisais naître; les soins empressés de mes amans, le chagrin vrai ou faux que chacun d'eux marquait, lorsque j'accordais seulement un regard à un autre, tout cela m'amusait, et me conduisait, sans que je m'en apperçusse, au plus affreux précipice : ma mère au moins aurait dû être plus clairvoyante que moi, et me le faire éviter.

Depuis deux ans elle était veuve, je faisais son amusement et sa consolation. Ma coquetterie lui plaisait; elle avait été elle-même un peu coquette. Elle était flattée de voir sa maison assiégée d'une belle jeunesse; elle participait aux fêtes que l'on me donnait; on me prodiguait en sa présence les louanges les plus outrées: elle en était la dupe ainsi que moi.

Elle ne se mit pas en peine de me donner d'autre talent que celui de plaire; je n'ai jamais su ce que c'était que travail, arrangement, économie, soins domestiques; je ne vivais que dans la dissipation, je sentais souvent le vide et l'ennui qu'elle laisse dans le cœur; mais je m'étourdissais là-dessus en m'y replongeant plus avant.

Un homme d'un certain âge et d'un rang distingué, un Magistrat, devint amoureux de moi; il sut gagner ma mère; il lui persuada que j'étais faite pour jouer

un grand rôle dans le monde, mais que pour y réussir, il fallait que j'eusse l'esprit cultivé; qu'il se chargeait volontiers de me rendre ce service. Ma mère, de son côté, consentit volontiers à m'en faire courir les risques. M. *d'Arbois* fût chez nous l'homme de confiance, l'homme de toutes les heures, et il ne tarda pas à m'apprendre tout : j'avais alors quinze ans.

Je te fais ce récit sans rougir; *d'Arbois* m'aimait, il avait gagné mon cœur, il travaillait à le former. Je me pardonne à certains égards la faiblesse que j'eus pour lui; je me pardonne bien moins l'affreux système que, dès ce tems-là, je commençais à suivre; ce fut de me faire aimer de tous les hommet, (et par conséquent de n'en aimer aucun, car celui que j'aurais aimé aurait attiré tous mes soins) ce fut de traiter mes amans de manière à les captiver tous;

d'accorder quelque chose aux étourdis et aux inconstans pour les retenir, et rien du tout aux plus tendres, aux plus passionnés; de leur donner au contraire des sujets de jalousie, de les tourmenter, d'avoir pour eux des caprices, de me faire un plaisir cruel de les mettre sous mon char et de les voir encore m'adorer, quand je daignerais, en les écrasant, laisser tomber sur eux un regard perfide, qui pût seulement leur paraître tendre.

Je continuai long-tems cet affreux manège; ruiner les uns, faire mourir les autres de chagrin, c'était mes amusemens. Le meurte que je me reproche le plus est celui d'un honnête homme, qui avait pour moi les sentimens les plus vifs et les plus délicats. Je ne puis mieux te raconter ce trait qu'avec une ironie amère contre moi-même.

Le malheureux *Saint-Réal*, à force

de m'aimer sans récompense et même sans espoir, devint malade. Je voyais souvent sa mère et ses sœurs, qui ne savaient rien de ce qui se passait entre nous; j'allais chez elles, je le voyais aussi comme par occasion, je jouissais du plaisir de le voir périr du beau feu dont mes charmes consumaient son cœur. Il m'avait donné de l'argent à pleines mains dans un tems où j'en avais eu besoin, et je vivais alors de manière que ces tems-là revenaient souvent. Sa famille avait perdu depuis peu un grand procès; elle était aux abois. J'avais souvent donné ou prêté de l'argent à des étourdis, à des hommes sans mœurs, sans probité, qui s'étaient moqués de moi après l'avoir reçu. J'aurais pu, dans ce moment-là, rendre à *Saint-Réal* une partie de ce qu'il m'avait donné; j'avais une grande bourse bien remplie; mais je devais aller passer quinze jours dans

une ville voisine, où je voulais paraître avec éclat. Un motif d'humanité, de reconnaissance devait-il me faire faire le moindre sacrifice ? Non sans doute, et j'aurais regardé cela comme une duperie.

Le lendemain, à huit heures du matin, je passai sous les fenêtres de *Saint-Réal* dans la voiture publique, et toute occupée des plaisanteries, des jolies choses que je disais, ou que j'entendais, j'oubliai que dans ce moment-là même, il allait peut-être mourir victime d'un amour dont j'étais le digne objet. J'appris sa mort le lendemain étant au bal. Partout ailleurs j'aurais pu en être un peu affligée, mais il est indécent de faire la mine dans une si joyeuse assemblée, et il est encore plus cruel de la quitter pour aller pleurer. . , Ah ! mon cher *Dorville*, je me fais horreur en te racontant ce trait.

Quelques mauvaises affaires, point ordre, point d'économie, de la parure, es plaisirs bruyans et dispendieux, out cela produisit bientôt chez ma mère effet qu'il y devait produire, l'indience.

J'étais connue à Bordeaux ma patrie; foule de mes adorateurs diminuait ensiblement, et j'aurais eu de la peine trouver une dupe qui voulût bien l'épouser. Je n'étais pas non plus capable de m'affranchir de la misère par travail, je l'étais encore moins de upporter le mépris que je méritais; il e me restait d'autre partie à prendre ue de m'expatrier; je vins à *Bayonne*.

Cette époque de mon histoire est la lus humiliante, la plus infâme aux yeux u vulgaire; elle ne l'est pas aux miens, t je crois que tu en jugeras comme noi. Mais, mon ami, laisse-moi un noment, la force me manque; je ne

voudrais pas avoir à répéter ce que je
viens de te dire. Cependant, ajouta-t-elle, après un moment de silence ;
je suis soulagée de te l'avoir dit, je
respire avec plus de liberté, et elle reprit
ainsi : en te racontant mon histoire de
Bordeaux, j'ai serré ma narration, j'ai
évité les épisodes, j'avais à me débarrasser
d'un fardeau énorme, je voulais m'en
débarrasser promptement : je ne t'ai rien
dit de notre chère Dona *Cervio* ; j'y
reviens.

J'avais passé avec elle les premières
années de mon enfance ; nous étions
voisines et de même âge. Sa mère et la
mienne ne se voyaient guère ; mais on
nous laissait ensemble elle et moi, tant
que nous voulions, parce qu'on le
pouvait alors sans rien craindre.

Lorsque nous eûmes huit ou neuf ans,
sa mère qui était sage, et qui vit dans
quel malheureux chemin on m'allait faire
entrer,

entrer, nous sépara pour lui en faire prendre un tout opposé. Tandis que j'apprenais la danse, la musique, l'art de forger, pour les hommes, des chaînes qui devaient un jour retomber sur moi et m'accabler, mon amie apprenait sous les yeux de sa mère, tout ce qu'une honnête fille doit savoir pour être heureuse, et pour faire le bonheur d'un honnête homme.

Une femme prudente qui aime véritablement sa fille, fait tout servir à son éducation. Je contribuai par mes vices mêmes à celle de mon amie; elle me dit un jour, que nous nous voyions à la dérobée : je te plains bien, ma pauvre *Rosalie*; ma mère me dit que tu ne saurais jamais t'occuper utilement; que les hommes t'amuseront et te tromperont pendant ta première jeunesse, et qu'ensuite ils se moqueront de toi; que tu te prépares bien des chagrins, que tu

seras malheureuse, et cela me fait beaucoup de peine; dis tout cela à ta mère, je t'en prie, afin qu'elle t'élève mieux. Je le lui promis en pleurant, et j'allais remplir ma promesse; mais une réflexion m'arrêta. J'avais commencé à goûter le poison de la coquetterie, je craignais qu'une vie laborieuse ne fût une vie triste; je n'eus pas même le courage d'en vouloir essayer; je ne dis rien à ma mère. J'ajoutai au contraire un nouveau moyen à ceux que j'avais jusque là employés à me perdre. J'avais oui dire que le vin rendait jolie, qu'il donnait un air tendre; et je m'accoutumai dès-lors à boire beaucoup de vin. Je ne te dirai ni le tort que cela a fait à ma santé, ni les chûtes honteuses qui ont été les suites de cet excès.

Cependant mon amie croissait en mérite et en vertu; elle devenait de plus en plus aimable et ne s'en prévalait pas.

Loin de chercher à attirer chez elle beaucoup d'amans, elle n'en voulut qu'un, et ne le recevait jamais que sa mère ne fût avec elle. Il donna dans le travers, elle en eut beaucoup de regret parce qu'elle l'aimait beaucoup; mais elle refusa de le voir, et pour se distraire, vint passer ici quelque tems chez une de ses parentes, chez qui sa réputation de sagesse a attiré *Cervio*, avec lequel elle vit aujourd'hui dans une union charmante, tandis que mon malheureux cœur est dévoré de remords... Hélas! si javais été élevée comme elle, j'aurais été sage comme elle!

Je rougis moins, je te le répète, du désordre décidé dans lequel j'ai vécu depuis que je suis à *Bayonne*, que de l'infâme manège de coquetterie que j'ai fait à *Bordeaux*. Je ne regrette en quelque sorte que comme un malheur, d'avoir vécu ici en prostituée, malheur que

mon éducation m'avait préparé, et m'avait rendu inévitable; mais ce que je me reproche comme un crime, ce que je ne me pardonnerai jamais, c'est de m'y être encore, par un reste de coquetterie, moquée de ton amour et de la bonne foi qui l'accompagnait et devait me le rendre cher. Me pardonnes-tu ce crime, mon cher baron, ajouta-t-elle, en m'embrassant encore. . . Je l'en assurai avec de vives caresses, et nous allions continuer notre entretien lorsque la vieille rentra. Je sortis un peu après.

Quelques affaires m'occupèrent le reste du jour, et je fus obligé de sortir encore le lendemain. Je venais de vendre mes mulets et toutes les inutilités dont ils étaient chargés. Je ne devais pas aller briller dans ma patrie, mais y faire face au malheur, et il faut pour cela être armé à la légère.

J'avais résolu de retourner chez *Cervio* quand mes affaires seraient terminées en France, d'y porter les débris de ma fortune, et d'y épouser *Rosalie*, qui devait partir incessamment pour s'y rendre; mais je changeai bientôt d'avis.

Un de ses anciens amans, un étourdi la revint voir. J'eus la curiosité d'être témoin de leur entrevue, dont elle ne m'avait pas fait de mystère, ou plutôt parce qu'elle ne croyait pas que je dusse voir et entendre cette scène. *Rosalie* succomba encore, et après plusieurs autres foiblesses, elle eut celle de lui parler de la conversation que nous avions eue ensemble la veille. Vous jugez bien qu'elle eut soin de ne lui répéter que ce qui pouvait me donner du ridicule aux yeux d'un homme tel que celui-là. Je me retirai sans rien dire. J'écrivis à *Rosalie* un billet plein de cette force et de cette élévation, qui ne manquent

jamais à la vertu et à l'amour outragés.
Elle me fit une réponse qui exprimait bien la douleur et le repentir. Je fus persuadé, en la lisant, qu'elle voulait sincèrement se corriger, et que si elle n'était pas encore tout-à-fait corrigée, c'est parce que rien n'est si difficile que le retour d'une coquette à la vertu. Elle partit le lendemain pour l'Espagne. Elle est depuis ce tems-là chez *Cervio*, et j'ai appris depuis, de *Cervio* lui-même, qu'elle est bien revenue de ses égaremens.

Plus rien ne m'arrêtait, et le séjour de *Bayonne* ne pouvait que me paraître triste. Je pris la poste pour aller au-devant des nouveaux malheurs qui m'attendaient chez moi, mais qu'il fallait que j'allasse braver.

J'y trouvai tout bouleversé, je n'entendais pas les affaires. Un dernier procès perdu, faute d'argent pour le soutenir, acheva de me ruiner. J'étais

à la ville lorsque j'appris cette nouvelle ; je retournai aussi-tôt à la campagne pour en sauver ce que je pourrais. Je vis ma maison déserte et démeublée, s'avait été un pillage. Mon adverse partie, ses huissiers, mes domestiques, tout le monde avait fait sa main. Seulement je trouvai dans la cour un vieux chien que j'avais élevé (c'est celui dont je vous ai parlé). Une femme de mon voisinage qui n'était jamais venue me flatter pendant ma prospérité, pleurait mon malheur et caressait mon chien ; elle me dit que ce pauvre animal n'avait pas voulu suivre les autres, qu'il avait même mordu de son mieux un des pillards. J'embrassai ensemble cette bonne femme et mon chien, je leur dis à tous deux des choses fort tendres. Il me suivit ; j'allai chez plusieurs de mes anciens fermiers, et enfin j'en trouvai un qui voulut bien me recevoir pour quelques jours.

De là je fus chercher à la ville un honnête homme qui m'avait dit autrefois des vérités désagréables. Il me consola, et me secourut ; il me donna de quoi aller dans une province où un de mes parens était mort depuis peu, et était mort riche. Je laissai à mon ami, pour qu'il en prît soin, ce que j'avais de plus précieux, mon chien.

Lorsque je fus au terme de mon voyage, je cherchai un avocat et un procureur. J'eus de la peine à en trouver parce que j'étais vêtu fort uniment, et que je n'avais pas employé à m'habiller une partie de l'argent que mon ami m'avait donné. Il m'avait aussi procuré une recommandation pour un homme en place, mais qui devait des ménagemens et des égards à celui contre lequel j'allais plaider. Ma cause fut mal soutenue, on trouva moyen d'éluder la légitimité de ma démande. Ce ne fut

pas tout, je commis une imprudence ; et comme je n'étais protégé de personne, on m'en fit un crime, on m'arrêta, on me mena en prison.

Avoir l'ame sensible, l'imagination vive ; être à peine accoutumé au malheur, et perdre en un moment l'honneur et la liberté ; se voir exposé au mépris et à l'humiliation, sur de faibles indices ; avoir encore même, sans être coupable, des choses plus terribles à craindre, pour peu que les apparences fussent contre moi ; tel était l'état affreux où je me trouvais, sans argent et sans secours. J'entrai en prison immédiatement après un voleur. Le guichetier de service nous donna audience tour-à-tour, et à lui d'abord, parce qu'il était entré le premier. Il prit des mains d'un des soldats qui l'avaient amené, un papier qui contenait son nom et la cause de sa détention. Il écrivit deux mots sur

son registre, puis jetta encore les yeux sur le papier, regarda fixement l'homme, et dit : *pour vol ! bon, au cachot.* L'ordre fut aussi-tôt exécuté. Je frémis quoique je ne crusse pas avoir à craindre le cachot. Je ne voyais rien autour de moi qui ne révoltât l'humanité, qui n'annonçât la rigueur inflexible, mais nécessaire, de la justice. Je tremblais, je pâlissais.

Mon article écrit, mon nom consigné dans le livre des crimes, on m'associa à la troupe des malheureux que j'allais augmenter..... Dispensez-moi, mon cher *Ariste*, continua *Dorville*, dispensez-moi des affreux détails qu'il me resterait à vous faire..... Je passai plus de trois mois en prison, sans voir personne et sans pouvoir écrire; j'y trouvai plusieurs honnêtes gens qui me rendirent ma situation supportable, il y en eut un sur-tout avec qui je me liai d'une amitié intime.

Il me raconta son histoire (1) : il me dit qu'il était en prison pour dettes ; qu'une femme très-respectable, nommée Madame *Defontaine*, qu'il aimait beaucoup et dont il était aimé ; avait depuis peu, pour de cruelles raisons, pour des raisons de fortune et de convenance, été obligée d'épouser un autre homme ; qu'elle venait d'apprendre sa détention, et qu'aussi-tôt elle lui avait écrit qu'elle allait payer ses dettes, mais qu'elle le priait instamment, et pour elle, et pour son époux, et pour lui-même, qu'il ne l'a revît jamais, qu'il ne vînt pas même la remercier. A la lecture de cette lettre, l'admiration, la reconnaissance, l'amour, mille sentimens réunis enflammèrent son cœur et son imagination. Il eut la nuit suivante un songe, que voici

---

(1) *Dorville* me l'a aussi racontée ; mais elle alongerait trop ces mémoires,

tel à-peu-près qu'il me l'a raconté à son réveil.

Je me trouvai, je ne sais comment, dans une campagne délicieuse, où je vis des choses que l'on ne voit nulle part. J'étais au milieu d'une grande et belle pièce de verdure environnée d'arbres aussi hauts que des chênes, et ces arbres étaient des orangers; j'admirais ce spectacle, lorsque je fus frappé d'une autre, d'espèce toute différente.

Autour de moi, et à de grandes distances, sortaient de terre des piliers d'or d'une grosseur prodigieuse; ils étaient placés parallélement, ils s'élevaient d'une manière sensible. Je lève la tête, et je vois, à la hauteur des arbres, un dôme du même métal que les piliers; rien encore ne soutenait ce dôme. J'eus si peur que je pensai m'éveiller, mais une réflexion me rassura.

Eh bien! s'il tombe, il ne m'écrasera

pas;

pas; je suis sous la partie la plus concave, sous le milieu. Mais s'il tombe, et qu'il reste long-temps sur moi, je mourrai. Bon! long-temps! il est d'or, et il y a sans doute des hommes ici; il est à croire d'ailleurs qu'il ne peut pas tomber. Peut-être y a-t-il plusieurs siècles qu'il est où je le vois; peut-être est-il suspendu au ciel par des cordons, comme le baldaquin de *Saint-Sulpice* de *Paris* est suspendu à la voûte de l'église; peut-être le dessus de ce dôme est-il garni de fer et soutenu par une pierre d'aiman, comme le tombeau de *Mahomet*; et puis voilà les piliers qui montent toujours, ils le joindront certainement bientôt.

Ils le joignirent en effet; et avide de merveilleux, comme le sont tous les hommes, j'admirai davantage ce superbe édifice, que les beautés plus réelles et plus touchantes de la nature dont j'étais environné.

Après avoir fait plusieurs tours dans ce palais de féerie, je revins au milieu de la pièce de verdure. Je levai encore la tête vers le dôme, et le changement que j'y vis me causa la plus grande surprise. Toute mon histoire, depuis ma naissance jusqu'à ma sortie de prison, y était peinte; l'espace qui restait après cet évènement, jusques et compris ma mort, était couvert d'un nuage au-desous duquel étaient ces mots: *caliginosa nocte premit Deus*: Dieu couvre l'avenir d'une nuit épaisse. L'intervalle que remplissait le nuage était grand, cela me fit espérer que je mourrais vieux. J'aurais pu, en y regardant de plus près, appercevoir quelque chose de ce que cachait le nuage; mais je regardai cela comme un piège que me tendait le peintre célestre, et je m'en éloignai. Il y a de si bonnes raisons de ne vouloir pas apprendre l'avenir! Et une des preuves que l'homme

est le plus sot des animaux, me paraît être qu'il est le seul d'entre eux qui se donne des soins aussi inutiles que ridicules, pour savoir ce qui lui arrivera, même de plus funeste.

Le tableau qui représentait mon élargissement, continua-t-il, est le seul qui puisse vous intéresser; vous savez le reste de mon histoire, je ne vous décrirai donc que celui-là. On y reconnaissait très-bien la prison où nous sommes; une femme qui avait toute la majesté d'une déesse et les traits de Madame *Defontaine*, paraissait dans la cour de la prison; j'y étais à côté d'elle, elle me donnait une de ses mains, elle tenait de l'autre les quittances de mes créanciers et m'emmenait. Un petit Amour, qui marchait devant elle, renversait son brandon, tournait la tête, et nous regardait tous deux en pleurant; l'Amitié était auprès de lui qui le caressait

et lui montrait, pour le consoler, ave
quelle tendresse je baisais la main de m
libératrice.

Je regardai long-temps ce tableau
je ne me lassais pas de le regarder. I
disparut avec tout le reste, et je m
promenai tristement sous le dôme. Quo
que l'or ne me tentât guères, j'essayai
avec distraction, d'en arracher d'un de
piliers merveilleux; je n'avais d'autre ns
trument que mon couteau. Je me don
nais bien de la peine et je n'avançai
pas; une voix douce et agréable m
dit : « Occupe-toi de quelque chos
» d'utile; oublie les valeurs arbitraires
» nous n'en avons ici que de réelles
» l'or n'y est d'aucun prix. Le moindr
» fruit qui tombe de ces arbres, vau
» mieux que tout l'or qui t'environn
» et te couvre, et qui, si tu n'y prend
» garde, va t'écraser ». Cette menac
me fit faire un fort grand saut, qui

en m'éveillant, m'apprit que j'étais encore en prison.

Nous n'y restâmes plus long-temps ni l'un ni l'autre ; ses dettes furent payées par Madame *Defontaine*, et moi je fus absous. La justice est quelquefois lente en France, mais elle est ordinairement sage, exacte, éclairée ; sa lenteur même est presque toujours un bien dans les affaires criminelles. Il faut et se donner le temps de convaincre le coupable, et lui donner celui de se justifier.

Dès que la liberté me fut rendue, je partis pour ma province ; j'allai chez l'honnête homme qui m'avait mis en état de faire un voyage dont il ne pouvait prévoir les suites. Il me reçut avec encore plus de démonstrations de joie et d'amitié, que si j'étais devenu riche.

Après les premières effusions de cœur, je parlai de mon chien, je l'entendis

hurler près de la salle où nous étions; je courus lui ouvrir la porte. Je n'eus pas la précaution de le gronder, comme j'aurais dû, pour faire diversion à sa joie. Il se jeta sur moi avec une espèce de fureur, fit un cri, me regarda en répandant quelques larmes, et tomba mort à mes pieds : j'en ressentis une vraie peine. Mon ami se prêta à ce que je lui demandai, que ce chien fût enterré au milieu de son jardin et couvert d'un marbre blanc où serait gravée l'épitaphe suivante :

FIDELITATI SACRUM (1).

« Ci-gît *Pluton*, chien digne d'être
» connu dans la postérité; il mourut
» de plaisir en revoyant son maître, qui
» avait été quatre mois absent et en pri-
» son. L'an M. DCC. LIX ».

(1) Monument consacré à la fidélité.

Il me fallait quelque honnête moyen de vivre, puisque toute ma fortune et mes espérances mêmes étaient évanouies. La baronne de ***, qui a autant de crédit que de bienfaisance, me donna une lettre de recommandation pour un de nos plus illustres citoyens. Je l'allai trouver à *Paris*, et quoiqu'il fût occupé de quelques projets aussi vastes qu'utiles, (dont il a exécuté une partie) il pensa à moi et me fit obtenir un emploi honnête. Je songeai alors à me marier. J'avais jeté les yeux sur une personne fort sage et fort aimable, mais je considérai que je ne la pouvais épouser qu'avec toute sa famille, c'est-à-dire, que je ne le pouvais qu'en m'imposant la nécessité de ménager et son esprit, (que le hasard n'avait sans doute pas calqué sur le mien), et les autres esprits qui l'environnaient, et que je pourrais sans doute encore moins

amener à mes principes. Je me disais quelquefois pour me réjouir :

On ne peut contenter tout le monde et *sa femme*.

Le fruit de ces réflexions fut que, comme je méprisais le monde et tout ce qu'il estime, je prendrais une femme qui ne tînt à personne, qui n'eût jamais vu personne, qui n'eût pas encore de caractere formé, et dont je pusse former l'ame et le caractère. Je résolus de l'aller prendre aux Enfans-Trouvés de *Paris*; cette maison vraiment sainte, que des tigres seuls peuvent voir sans répandre des larmes de tendresse, cette maison m'offrait des moyens faciles d'exécuter mon projet. J'y pris une femme qui me rend heureux (1); nous élevons

(1.) J'ai su durant mon séjour à *Paris*, qu'il est rare de trouver dans cette maison de jeunes filles qui fassent le bonheur de leurs maris, parce qu'elles y reçoivent une éducation très-négligée. Je suis fort aise que *Dorville* ait mieux réussi que beaucoup d'autres.

ensemble quelques enfans des deux sexes, selon la méthode de *Dorbay*, et nos succès mettent le comble à notre bonheur. Si c'est déroger à la noblesse que d'élever des enfans, (et je ne veux pas même le savoir), comme ceux dont je me charge ne me détournent pas des devoirs de mon emploi, je ne quitterai pas pour cela ma louable entreprise; je plaindrai seulement les hommes de ce qu'ils sont assez aveugles pour ne pas voir combien l'education des hommes est plus noble que celle des chevaux, et on sait que celle-ci ne dégrade nullement les écuyers qui en font leur état.

Les choses surprenantes que *Dorville* venait de me raconter, furent le sujet de toutes les conversations que j'eus avec lui jusqu'à mon départ. Hélas! ce jour vint trop tôt, il me fallut aller à *Paris*.

Je fais une triste rencontre.

SI j'avais eu la faiblesse de croire aux présages, je n'aurais pas osé continuer mon voyage de *Fleurines* à *Paris*, qui cependant fut aussi heureux qu'il pouvait l'être. . . . . Que le premier objet que j'apperçus en chemin me parut horrible ! C'était une charrette pleine d'enfans et de nourrices ; je voulus, d'après tout ce que *Dorbay* m'en avait raconté, voir moi-même ce spectacle et m'en pénétrer. Les cris des enfans me perçaient le cœur ; je vis ces petits malheureux, je sentis la mauvaise odeur qui s'exhalait de leur cachot mobile. . . . . Ah ! m'écriai-je, en m'allant jeter dans le bras de *Julie* ; ah ! ma chère amie, fasse le ciel que jamais aucun de nos enfans ne soit ainsi traité ! . . . . . O vous, femmes infortunées, qui êtes leurs mères, quelle

dût être votre douleur, lorsqu'on vous arracha ces tendres fruits de votre amour! Par combien de cris ne demandez-vous pas tous les jours au ciel ou qu'il vous les rende, ou qu'il vous ôte la vie!

Dorville était venu nous conduire avec *Dorbay* et son ami; il nous consola en nous disant que le respectable citoyen à qui il devait son bonheur, avait en vue des moyens d'arrêter ce mal presque dans sa source, mais qu'il n'était pas possible encore de les employer.

Nous parlâmes du gouvernement; *Dorville* nous apprit quelque-unes des dispositions que faisait le ministère pour le bonheur des peuples. Ainsi il répandait dans mon sang un baume qui y était plus nécessaire que jamais, et dont j'allais sur-tout avoir besoin en arrivant à *Paris*; car on ne doute pas que tout n'y dût offenser mes yeux; ils n'étaient pas accoutumés au mélange monstrueux

et adultère de la splendeur et de l'indigence, du vice et de la vertu.

J'arrive à Paris *et j'y reste quelque tems.*

DANS cette ville, le centre, l'abrégé et le tombeau de l'Europe, tombeau qu'il faut voir, parce qu'il est superbe, mais où il ne faut pas rester long-tems, (du moins jusqu'à ce que de nouvelles circonstances et beaucoup de changemens en aient fait une demeure agréable et saine) ma première attention fut de vouloir connaître, au moins superficiellement, les arts utiles et agréables, leur origine, leurs progrès; en quels tems, en quelles circonstances, ils ont été plus ou moins en honneur dans les différentes nations, et les effets qui en sont résultés. Cette connaissance historique est un thermomètre qui marque le degré

d'utilité ou de danger de tel et tel art, et qui par conséquent avertit des précautions avec lesquelles il faut l'admettre dans un état, et des limites qu'il lui faut circonscrire.

Les premières choses que l'on m'avait fait voir en Angleterre et ailleurs, c'était les temples, les églises. J'avais admiré les cérémonies les plus simples, les plus majestueuses, j'avais résolu de les introduire dans mon isle. Je commence à exécuter ce projet.

J'avais aussi des exercices militaires; ils m'avaient fait d'abord beaucoup de plaisir, mais je fus pénétré d'horreur, quand je sus quelle était la fin de ces exercices. Cependant je veux, pour le besoin, former dans mon isle une jeunesse guerrière. Puissent les armes n'être à l'avenir entre les mains de nos enfans qu'un amusement et un jeu !

Je ne sus bien qu'à *Paris* ce que

c'était que procès, mauvaises affaires, débiteurs, créanciers, ventes de meubles, baux et achats, exécutions de justice, etc. J'aurais voulu ne l'avoir jamais su, et n'être jamais sorti de mon isle.

Euphémon avait recommandé à *Julie* qu'elle me fît voir tous les maux de la société avant les biens, et mon père qui avait aussi trouvé cela fort raisonnable, eut soin de me faire voir à *Pâris* les divers artisans dont les métiers sont ou désagréables ou dangereux; il m'avait mené dans les hôpitaux où les gens riches ne soulagent qu'imparfaitement les pauvres à qui ils ont rendus ces asyles nécessaires. Il ne me mena point dans les prisons, je savais ce que c'était.

Julie se chargea de me faire voir l'église, les dehors et l'entrée d'un couvent de filles; elle savait que ce spectacle m'affligerait, mais il était nécessaire qu'elle ne me cachât rien. Elle me

conduisit dans un parloir ; le premier objet qui m'y frappa, fut un tour semblable à celui de ma cage. Ah ! m'écriai-je en embrassant *Julie*, ah ! faut-il que cette machine qui a servi long-tems à nourrir un être destiné au bonheur de vivre avec toi, de se reproduire par toi, serve aussi. . . La parole expira sur mes lèvres, je tournai la tête, et je m'en allai.

Tant de tristes objets répandaient dans mon ame une mélancolie qui me tuait ; je voulais que nous retournassions dans notre isle, dans les bras d'*Euphémon* et de nos enfans. Je le souhaite autant que toi, me dit *Julie*, mais ton cours de philosophie n'est pas achevé ; cependant tu dois prendre courage, la partie qui te reste à finir est la plus belle, je te l'ai réservée exprès.

Dès le lendemain, (et il n'y avait alors que quatre jours que nous étions

à *Paris*) elle me dit qu'il fallait que j'allasse voir des édifices, des spectacles, des tableaux, et mille autres chefs-d'œuvres que l'Europe admirait. Je lui demandai si elle m'y accompagnerait, elle me le promit ; tant mieux, lui dis-je, car en ne te voyant pas, je pourrais bien ne pas admirer ce que toute l'Europe admire ; elle me répondit que je commençais à me former ; que je ne prenais pas mal le ton français..... Elle vit que cela me faisait peine, elle ajouta, en me serrant la main, ... non, mon ami, c'est le ton de la Nature.

Durant le peu de temps que nous passâmes encore à *Paris*, je m'ennuyai beaucoup en tâchant toujours de m'amuser ; ma femme et nos enfans surtout, s'ennuyaient aussi. J'avais l'air sauvage, l'air d'un homme qui se trouve déplacé, qui craint tout, qui se méfie

de tout ; j'étais gauche , mal-adroit, je n'avais aucun usage du monde ; mes manières contrastaient, autant que mes mœurs, avec celles des autres hommes. Je leur déplaisais et ils ne me déplaisaient pas moins. On juge aisément que cela devait être ainsi..... Nous partîmes enfin ; et j'en eus la plus grande joie.

Je vois encore une Ville.

LE peu de temps que j'avais passé dans cette capitale avait suffit pour me la faire regarder avec horreur. Je n'avais pas eu besoin, pour la détester, du tableau très-affreux, parce qu'il est très-vrai, qu'en a tracé, depuis peu, un homme qui l'a bieu vu (1).

---

(1) Un exemplaire de l'ouvrage de *Mercier* (nous ne disons point *Monsieur*) est parvenu

On me conseilla de m'embarquer à *Bordeaux* ou à *Marseille*, pour parcourir la France dans une de ses plus longues dimensions. Ce motif m'aurait peu touché, je me souciais si peu de voir des campagnes où il y a, comme dans presque tout le reste de l'Europe, beaucoup de malheureux; et des villes où il y en a encore beaucoup plus.

---

jusqu'ici; quelqu'un qui connaît *Paris* l'a lu et m'en a rendu compte. Je n'aurais pas le courage de le lire moi-même, il est trop affligeant, et je ne veux rien qui puisse faire diversion aux objets agréables dont je suis environné. Je consentirais cependant volontiers à cette diversion, si je croyais pouvoir arrêter ou détourner quelques-uns de ceux qui vont se précipiter dans *Paris*, mais je ne connais pour cela qu'un moyen très-inutile à leur proposer, parce qu'ils sont incapables d'en faire usage; c'est qu'ils viennent vivre en paix chez les Canadiens ou dans notre isle.

Cependant j'avais à prendre à *Bordeaux* toute une famille qui voulait passer les mers et n'avoir plus aucune communication avec les pays qu'habitent le luxe et les autres crimes : je vins donc m'embarquer dans ce port.

Quand je fus à la Bastide, (c'est l'endroit où l'on passe la rivière en arrivant de *Paris*) je fus frappé du spectacle majestueux de la Garonne, formant un vaste bassin demi-circulaire qui embrasse une grande partie de la ville.

La place de Louis XV, terminée du côté de la rivière par le bureau des fermes et par la bourse, le formidable château-trompette, l'un des chefs-d'œuvre de Vauban. La promenade qui l'environne (1), dans la partie opposée

(1) Elle s'appelle l'allée de *Tourny*, du nom d'un intendant de cette province, à qui Bordeaux doit sa splendeur.

à la rivière, et la nouvelle salle de la comédie, que l'on bâtissait lorsque j'y arrivai, tout cela me paraissait fort beau, mais l'usage à quoi presque tout cela est destiné, ne pouvait pas me plaire, car je n'aime ni la finance, ni le commerce, excepté celui d'échanger, ni la navigation, excepté le cabotage, ni la guerre, et je plains bien sincèrement un peuple qui a besoin de comédie pour s'amuser, de richesses pour se croire heureux, et de conquêtes ensanglantées pour s'illustrer. Je tiens toujours à mes anciens goûts qui sont ceux de la Nature.

Je fus pénétré de douleur à la vue du luxe odieux et de l'indécente coquetterie que les femmes, mêmes honnêtes, affichent, et qu'elles devraient éviter pour ne pas ressembler aux femmes publiques dont le déshonneur est d'autant plus grand qu'elles sont plus parées.

Ce scandaleux rapprochement des femmes qui veulent passer pour sages, et de celles qui seraient fâchées qu'on les soupçonnât de l'être, me fit quitter brusquement la promenade où je les voyais ensemble. Je me tournai vers la salle de la comédie, non sans regretter que ce bel édifice ne fut qu'une salle de comédie.

Elle était environnée de pauvres, de mendians, les uns infirmes, les autres valides, que l'on ne veut ni soulager, ni occuper, ni empêcher de devenir des ivrognes et des scélérats.

Je vis la grève du port couverte de traîneaux et de charrettes où sont attelés des bœufs et des chevaux que l'on excède de fatigue et de mauvais traitemens. Vous ne sauriez croire combien cela afflige un homme naturel; car il sent vivement qu'il est le frère de tout ce qui souffre, comme de tout ce qui

est heureux (1). Je partageais la peine de ces bons animaux qui voiturent dans

(1) Le contraire arrive chez les hommes policés, (si vous en exceptez le *très-petit* nombre des *vrais* philosophes) ils sont rivaux et ennemis de tous les êtres jouissans d'une douce paix; ils enchaînent, ils tourmentent, ils mutilent et déforment tous les animaux qu'ils peuvent subjuguer, et traitent encore plus mal leur propre espèce que les autres.

Quand je dis que l'homme naturel est tendre et sensible, je ne parle point de l'homme tout-à fait brute, la Nature ne l'a pas destiné à rester long-temps dans cet état *imperfectible*; c'est-à dire où il ne tend en aucune manière à se perfectionner. Il est alors plutôt bon que méchant par accès, le désir de sa conservation, ou celui d'exercer et d'étendre son pouvoir en est la seule cause. Je ne parle pas non plus de l'homme sauvage formant avec ses semblables une société grossière et sans principes, qui n'ayant eu pour premier motif que le besoin de se défendre contre les bêtes féroces, ne se soutient que par l'horrible habitude de se partager en plusieurs hordes, qui sont réciproquement les unes aux autres ce qu'étoient à leurs pères réunis, celle des tigres et des lions.

les magasins le sucre ; l'indigot, le café, teints du sang d'autres animaux

---

L'homme vraiment naturel, l'homme dont je parle, et auquel je voudrais ressembler, est ou celui qui vivant dans une société libre, juste, et sans désir de propriété exclusive, jouit de ce qu'il lui plaît et laisse aux autres le même droit; tels sont les habitans de l'isle *Othaïti*, etc. ou peut-être encore mieux celui qui ayant vu de près tous les maux de nos sociétés *polies et barbares* (1), et en ayant été lui-même la victime, comme on l'est toujours plus ou moins, se rejette dans les bras de la Nature; tel fut J. J. ROUSSEAU, dont le *Discours sur l'inégalité des Conditions*, est presque toute ma bibliothèque; tels furent, tels sont encore quelques hommes pénétrés d'horreur pour les abus énormes qui portent la douleur et la mort dans les grandes associations politiques.

---

(1) Ce mot est de l'illustre J. J. *Rousseau*, mon maître, je ne pouvais me déterminer à en avoir un. Il peut s'être quelquefois trompé parce qu'il était homme, mais malgré ses erreurs il a été un homme bien admirable.

que l'on appelle *nègres* (1) et qu'à raison de la face humaine qu'ils ont l'honneur de porter, nous regarderions comme nos frères s'ils étaient blancs, mais seraient-ils beaucoup mieux traités pour cela ? ils sont pauvres, et les

---

(1) Les *gens à nègres* veulent prouver que l'on fait bien d'aller prendre en Afrique la fille d'un roi, enlevée à sa famille, et d'en faire en Amérique une esclave que l'on accable de travail, et que l'on déchire de coups. Ils disent que les nègres sont des bêtes féroces que l'on ne peut dompter que par les tourmens. Le philosophe RAINVEL prouve que ces prétendues bêtes feroces sont les seuls êtres sensibles qui aient conservé toute l'énergie, toute l'élévation de l'espèce humaine, et sur-tout cet amour de la liberté qui va jusqu'aux plus grandes explosions de la fureur, ou qui, plus terrible encore, se concentre dans un morne silence. On ose aussi nous dire que la plupart des nègres sont aujourd'hui fort bien traités par leurs maîtres dans nos habitations. Mais de quel droit leur donne-t-on des maîtres, même pour les bien traiter ? Ils n'en veulent point, et ils ont raison.

pauvres ne sont-ils pas dans toute la terre les nègres des riches?

Je ne restai à *Bordeaux* que vingt-quatre heures. J'y serais resté un peu plus long-tems, si j'avais pris d'autres informations, si j'avais su que cette ville, qui ne me semblait que commerçante, avait une académie des sciences, une société d'artistes et d'amateurs des arts, dont quelques-uns étaïent des hommes d'un mérite supérieur, dignes d'appartenir à la même patrie que *Montesquieu*, *Montagne*, *Ausone*.

Je n'ai appris que depuis mon retour dans cette isle, et l'existence et les succès de l'académie des sciences et de la société des arts de *Bordeaux*. Je viens d'apprendre qu'il s'y forme aussi un musée, ou société littéraire très-bien composée, qui n'ayant ni une forme trop régulière, ni des lois trop solemnelles, ni la consistance d'une espèce de corps politique,

me conviendrait fort. On dit qu'il s'y trouve quelques bons citoyens, quelques écrivains courageux qui osent s'élever contre le luxe (1), la frivolité et les

---

(1) L'un de ces respectables citoyens (DUVIGNS, avocat au parlement de Bordeaux) a fait un discours contre le luxe, qui lui a mérité l'*accessit* à un prix proposé par l'académie de *Besançon* en 1783. Il m'en a envoyé un exemplaire ; il connaît toute mon horreur pour le luxe, monstre horrible qui creuse aujourd'hui, et pas trop sourdement, le tombeau de l'Europe Il s'exprime d'une manière aussi vive que touchante sur le sort de nos malheureux frères, les nègres : voici le dernier trait de son tableau. « Peut-on rien imaginer de plus épouvan-
» table que la manière dont on punit les nègres
» dans presque toutes nos isles ? Pour un manque-
» ment même léger, on étend un nègre sur une
» échelle mise à plat sur la terre. Il n'est point
» attaché, car s'il ne souffrait pas, sans murmurer,
» qu'on le déchirât, on doublerait les tourmens.
» Un autre nègre nommé le *commandeur*, s'avance
» armé d'un fouet qu'on fait très-long pour en
» augmenter la force... (*la plume me tombe des*
» *mains*)... Pourquoi, continuer l'antagoniste du

autres crimes (1), et qui cherchent à faire connaître dans leur langue les excellens discours anglais de *Willams*, où

» luxe, pourquoi permetrons-nous que des hommes
» se noircissent de ces crimes abominables, pour
» avoir deux mets nouveaux et une couleur de plus. »

(1) Que le luxe soit un crime, je n'outragerai point les gens raisonnables jusqu'à vouloir leur prouver, que ce serait mettre en question si le feu dévore. On sera un peu plus surpris de me voir ranger la frivolité sur la même liste; mais n'est-elle pas trop essentiellement liée au luxe, pour n'être pas aussi criminelle que lui? Voulons-nous voir combien un homme frivole est un homme dépravé? jettons un coup-d'œil sur la mouche qui nous importune, et sur le papillon qui ne nous amuse qu'un instant L'une a été ver, l'autre a été chenille, et leur métamorphose, plus ou moins brillante, n'ajoute pas beaucoup à leur petite destinée. Eh bien! un homme frivole, un homme à *colifichets*, est-il autre chose qu'un ver ou une chenille qui a des ailes? et n'est-il pas dès-lors un homme bien inutile, et dès-lors aussi un homme nuisible et dangereux? En effet ne pas être ce que l'on doit dans la société, c'est l'outrager, c'est plus encore, c'est préparer sa perte.

nous sommes frappés de la force divine de la loi naturelle, où nous sentons tous le bonheur dont nous jouirons, dès ce monde, si nous y vivions en frères. Tout cela me fait désirer très-ardemment une place d'associé au Musée de *Bordeaux*; je veux la solliciter; puissé-je l'obtenir! Il a des correspondans en beaucoup d'endroits; il en aurait un dans le Nouveau-Monde.

Arrivé à l'âge du repos, à cet âge vers lequel les jeunes gens marchent tous les jours sans savoir s'ils y arriveront; à cet âge où il est doux de se préparer, de s'accoutumer même au repos éternel dont on approche; je ne me sens plus capable de faire comme je me l'étais d'abord proposé, l'histoire de l'éducation des enfans dans l'isle de la Paix. L'éducation bien dirigée est le seul moyen de donner des mœurs à un peuple, et par conséquent de n'avoir

pas besoin de lui donner de lois. Je vaincrais et ma paresse, et jusqu'à ma défaillance, pour entreprendre l'histoire de la nôtre, si je croyais qu'elle pût être utile à l'Europe, et qu'un bon système d'éducation publique fût possible à exécuter dans aucun des états de cette belle partie de la terre ; mais il faudrait pour cela bannir toute propriété particulière et exclusive (premier article de notre *code*), c'est-à-dire qu'il faudrait abattre, d'un seul coup, les têtes toujours renaissantes du luxe.

Je retourne dans l'isle de la Paix.

ENRICHI de quelques connaissances, et sur-tout de celles qui étaient nécessaires pour établir des lois qui ne fussent ni injustes, ni insuffisantes, qui fussent très-simples, et par conséquent sujettes

à très-peu d'inconvéniens, je pars pour l'isle de la Paix avec ma femme, mes enfans, mon père, ma mère, presque toute leur famille, et les deux familles Artésiennes dont j'ai parlé. Nous n'étions restés en France et en Angleterre qu'environ un an .... Dès les premiers jours que j'avais passés dans mon isle, j'avais su tout ce qui était nécessaire au bonheur social : cependant je l'appris dans le peu de séjour que je fis en Europe ; car cela n'est pas difficile quand on remonte aux principes, et qu'on en écarte les accessoires, qui presque tous nuisent plus qu'ils n'y servent.

Nous partîmes, et après quelques dangers, quelques tempêtes, dont je crois devoir épargner les détails au lecteur, nous arrivâmes dans notre chere isle. Nous y sommes depuis près d'un an ; j'y ai rédigé ces mémoires. Je comptais

ne les envoyer en France qu'après y avoir ajouté les lois et les règlemens dont je médite le code avec beaucoup d'attention ; et en demandant de bons conseils, parce que je veux qu'il soit très-court (1). Mais un vaisseau vient

(1) Les lois qui m'embarassent le plus sont celles qui concernent les mariages ; l'institution de la jeunesse, les arts et les sciences. A l'égard de ce dernier article peut-être prescrirai-je nommément les livres qu'il sera bon de lire, et que je pourrai faire venir d'Europe. Ces livres seront en très-petit nombre ; les arts d'imprimer et d'écrire seront défendus, et ceux qui voudront les faire revivre seront regardés comme sacriléges et perturbateurs du repos public. (Il y aura cependant toujours trois ou quatre de nos citoyens qui sauront écrire pour graver sur le marbre les principaux événemens de notre histoire). Moi-même, pour donner l'exemple, je brûlerai solemnellement ma plume, après avoir déclaré qu'elle vient de me servir à rédiger des lois d'où dépendait le bonheur de l'isle ; mais que tout ce que je pourais désormais y ajouter serait inutile. Je mettrai néanmoins pour dernière clause, à celle contre l'art d'écrire, qu'il faudra rétablir cet art,

d'aborder ici, de long-tems peut-être je n'en reverrai, et je ne souhaiterais guère d'en revoir, si ce n'est qu'on m'a promis de m'envoyer la suite des *Ephémérides du citoyen*, dont je vais parler. J'abandonne mon ouvrage à la providence et aux flots. Puisse-t-il contribuer à peupler quelque nouvelle isle déserte, à rendre heureux le peuple qui l'habitera.

Pour concilier aux lois que je donnerai, le respect et la vénération, je les environnerai d'un appareil aussi simple que majestueux : mais je me garderai bien qu'il soit accompagné d'imposture, monstre hideux dont le masque tombe tôt ou tard, et fait détester le législateur et les lois. Les miennes seront à-peu-près celles de l'*Utopie*, cette belle et heureuse République imaginée

si les mœurs viennent à se corrompre, parce que dès ce moment-là il sera nécessaire pour préparer peu-à-peu la réforme.

par THOMAS MORUS. Je tâcherai aussi d'y réaliser le beau songe de *Platon* ; mais je me garderai bien d'établir, comme lui, la communauté des femmes et de diviniser la guerre.

Je savais bien que notre arrivée ferait une impression délicieuse sur le père de *Julie*, mais je ne croyais pas qu'elle dût avancer le moment de sa mort. Quoique vieux il se portait bien lorsque nous arrivâmes, et ce fut pour nous le sujet de la joie la plus vive ; mais elle ne tarda pas à se changer en une profonde tristesse. Tous les jours il nous embrassait en pleurant et en nous disant qu'il ne pouvait plus suffire au bonheur que lui causait notre retour. Il mourut enfin dans nos bras, et mourut avec la douce tranquillité d'une ame pure qui, après avoir toujours suivi les sentiers de l'innocence et de la justice durant son pélérinage sur la terre, se

voit avec transport au moment d'arriver dans sa patrie. Nous rendîmes à ses cendres les seuls vrais honneurs, ceux du plus tendre attachement et du regret le plus sincère ! Je gravai sur sa tombe : (souvent nous allons la baigner de nos larmes) « ici repose *Euphémon*, que des méchans avaient jeté dans cette isle et qui y mourut en paix. Ses enfans le pleurent, il laisseront bientôt leur dépouille mortelle près de la sienne. Ils iront jouir avec lui d'une meilleure vie dans un meilleur monde, où jamais les méchans ne pourront pénétrer ».

Je ne dis pas dans ces Mémoires où est située mon isle. On commence à aimer la philosophie ; on affluerait de toute parts à cette isle ; je le désirerais, parce qu'on doit désirer que le bien se répande et se multiplie, mais je craindrais que quelques hommes corrompus, ou

quelques faux philosophes ne vinssent tout perdre.... Au reste, ils n'y seraient peut-être pas fort à craindre, car l'abondance et la continuité du travail qui produit cette abondance, entretiennent parmi nous des mœurs pures et des vertus solides, que rien ne peut ni altérer ni corrompre. Nous menons une vie aussi imperturbablement heureuse que celle des habitans de la *Virginie*. Voici une esquise des mœurs du gouvernement de ce peuple ; elle est consignée dans un ouvrage qui en est bien digne, *les Ephémérides du Citoyen*. Cet excellent ouvrage qu'on peut regarder comme un recueil des principes raisonnés du bonheur des sociétés et des particuliers, est un Journal qui paraît tous les mois à Paris, et dont l'auteur est DUPONT, *des sociétés royales d'Agriculture de Soissons, d'Orléans et de Limoges, correspondant de la société*

d'Émulation de Londres, etc. Les lettres que je fais imprimer ici lui ont été adressées, et il les a insérées dans les IIIe et IVe volumes de ses Ephémérides, année 1769, qui m'ont été envoyés par le vaisseau dont je viens de parler.

Fin du Tome troisième et dernier.

LETTRE

A l'Auteur des Ephémérides du Citoyen, *sur un pays très-florissant où il n'y a point de villes.*

MONSIEUR,

JE viens de lire dans votre second volume de cette année, la critique raisonnée que vous faites des *Elémens de Police* de M. *de Justi*, qui pense qu'il serait inutile de cultiver un pays, si l'on n'y bâtissait des villes.

Vous lui avez représenté qu'il serait toujours très-utile de cultiver la terre, et de la peupler d'êtres sensibles et réfléchissans, quand même la surface entière ne devrait être couverte que d'une suite immense d'habitations agricoles et de retraites d'hommes laborieux, assez

proches les unes des autres pour qu'ils puissent s'être mutuellement secourables, et assez éloignés pour rendre fort rares parmi eux les occasions de se nuire et de se corrompre réciproquement. Votre observation me paraît très-juste, mais permettez-moi de vous dire, Monsieur, qu'elle aurait été bien plus frappante, si vous l'aviez appuyée d'un exemple. Vous ignoriez peut-être qu'il existait un pays très-peuplé, très-riche, très-heureux, précisément dans le cas de celui dont vous ne faisiez la description que par hypothèse.

Ce pays est la *Nouvelle-Yorck*, une des plus florissantes colonies de l'Amérique septentrionale, une de celles dans lesquelles la population double tous les vingt ans. Les habitans, quoiqu'originaires d'Europe, dédaignent la vie renfermée des citadins, entassés les uns sur les autres, dans des maisons qui

se touchent. Ils croient cette manière d'exister également nuisible à la santé du corps et à celle de l'ame. Ils la regardent comme propre à énerver les individus, par l'habitude d'être sédentaires, et par les exhalaisons putrides et funestes qu'occasionne toujours un grand assemblage d'animaux naissans et vivans, mourans et morts; à abâtardir par dégrés les races, à semer entre les familles les jalousies, les divisions, les querelles, les haines, à affaiblir les courages et à aigrir en même-tems les passions, à introduire le luxe ruineux, à amener les mauvaises mœurs, à faire oublier la saine loi naturelle, à enfanter des malheureux sans nombre et à préparer l'esclavage. Ils aiment à chercher leurs frères, les citoyens et leurs amis, dans des voisins qui ne le sont pas assez pour être leurs espions et leurs rivaux. Ils aiment à jouir de

l'air qui donne la vie, et du spectacle de la belle Nature qui ramène à l'idée de son autenr, et ce mouvement si pur et si doux de reconnaissance et de respect pour la Providence, d'intérêt et d'amour pour les semblables qu'elle nous a donnés, et qui partagent avec nous ses bienfaits.

Les Anglais ont voulu plusieurs fois les rassembler dans les villes; ces hommes simples et sages, livrés à tous les charmes de la vie champêtre, n'ont jamais voulu s'y prêter. La Grande-Bretagne a fait bâtir le fort *Albany*, et plusieurs autres moins considérables; mais ces forts ne sont habités que par les commandans et les soldats qu'on y envoie, et par quelques employés du gouvernement. Auprès des ports mêmes on n'y trouve que quelques magasins de marchands Anglais, aucun New-Yorckain n'y a bâti de maison pour y habiter. Il n'y

a point de villes. Plus de soixante mille familles sont répaudues sur tout le territoire. Chacun a sa maison propre et agréable, et autour de cette maison, son jardin, ses champs, ses cultures variées avec goût, avec soin, qui décèle l'abondance et qui la fait naître, et que la présence perpétuelle des propriétaires peut seule entretenir.

Vous avez peut-être voyagé en Provence, Monsieur, ou au moins vous avez entendu parler de l'aspect enchanteur que présentent les environs de *Marseille*, sur-tout lorsqu'on les regarde du point de vue, que les habitans du pays nomment *Visia :* près de dix mille jolies maisons de campagne, toutes environnées de jardins délicieux, font croire qu'on est transporté dans le pays des Fées. La *Nouvelle - Yorck* offre d'un bout à l'autre un spectacle aussi flatteur et plus noble. Les bastides de *Marseille* sont

très-proches les unes des autres ; on voit bien qu'elles sont destinées aux plaisirs des habitans d'une grande ville ; on voit aussi que le terrein y est cultivé avec beaucoup d'art, et qu'il doit produire considérablement par rapport à son étendue ; mais on n'en sent pas moins qu'il ne peut suffire aux hommes dont il est couvert, et qu'ils doivent tirer une partie de leur subsistance d'ailleurs.

Dans la *Nouvelle Yorck*, au contraire, les maisons, moins rapprochées, laissent voir entre elles de quoi satisfaire pleinement à tous les besoins de ceux qui les habitent : on conçoit même au milieu de la prospérité dont ils jouissent, et dont on est frappé, qu'elle peut et doit s'accroître encore, et qu'il reste de la place pour établir leurs nombreux enfans, que l'on voit bondir dans la plaine, essayer leurs forces par des jeux, et seconder déjà les travaux pénibles de leurs pères.

Cette marge que l'on marque avec plaisir pour la génération naissante, est beaucoup plus grande qu'elle ne paraît. Au-delà de ce pays si bien habité, ou trouve seize cents lieucs d'autre pays très-fertile et très-habitable, et sur lequel la population, les jolies maisons, les jardins et les champs s'étendent de jour en jour. Cette colonie, qui est actuellement composée de plus de soixante milie familles, n'en avait pas trois cents quand elle a commencé. Elle s'est accrue par les émigrations des Européens qui, tourmentés dans leurs villes par l'esprit réglementaire, par les privilèges exclusifs, par les communautés d'arts et métiers, à l'entrée de leurs villes, par des impositions onéreuses et par des visites attentatoires à leur liberté; hors de leurs villes, par des charges indirectes, par des taxes arbitraires, par des corvées, par des milices, par l'obligation qu'on leur a imposée de

nourrir à bas prix ces villes mêmes, où toutes les richesses disponibles des campagnes vont se fondre et se dissiper à des usages frivoles; qui, tourmentés, dis-je, de mille manières dans l'ancien monde, se sont réfugiés dans le nouveau, pour y fuir les villes, et pour y chercher la paix, la liberté, l'abondance et les bonnes mœurs qui accompagnent les travaux champêtres. Elle s'est accrue encore plus par les enfans de ces émigrés, qui multiplient prodigieusement, parce que leur subsistance est toujours assurée, parce que, livrés presqu'uniquement aux travaux productifs, les denrées nécessaires aux besoins de l'homme ne leur manquent jamais, parce que la terre immense et libre, offre toujours, dans ces heureuses contrées, une nouvelle occasion de travail profitable à de nouveaux travailleurs.

Dans aucun pays du monde on ne

trouve des femmes plus belles, même dans un âge avancé, des hommes mieux faits et plus robustes, des génies plus élevés, des caractères plus doux et des courages plus intrépides. C'est la *Nouvelle-Yorck* qui, dans les divisions qui se sont élevées entre l'Angleterre et ses colonies de l'Amérique septentrionale, a soutenu avec le plus de fermeté la cause de la liberté naturelle de l'homme et du citoyen.

Certainement, Monsieur, quoique cette colonie n'ait point de villes, et quoique ses habitations les plus rapprochées, méritent à peine le nom de hameau, ce n'est point en vain qu'elle a défriché, cultivé et peuplé le beau territoire qu'elle habite; et si vous en eussiez présenté l'exemple à M. *de Justi*, la critique que vous avez fait de sa prétention à l'égard des villes, eût été beaucoup mieux motivée. J'ai pensé que vous

ne trouveriez pas mauvais que je vous fisse cette observation, et même que plusieurs de vos lecteurs seraient peut-être bien aises d'apprendre un fait que beaucoup d'Européens ignorent.

LETTRE

A l'Auteur des Ephémérides, *au sujet du pays florissant qui n'a point de villes, dont il a été parlé dans le troisième volume de cette année.*

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous annoncer, le 13 du mois de mars dernier, une lettre que vous avez bien voulu insérer dans votre volume du même mois. Je me livrais, dans cette lettre, avec toute l'émotion qu'inspire aux bonnes gens l'amour de la campagne, de la paix et

de l'humanité, au plaisir de vous décrire un pays où les habitans robustes et vertueux vivent répartis dans des maisons charmantes, que les champs qui en dépendent environnent de tous côtés. Je vous disais que le peuple de ce pays dédaigne de s'entasser dans ces séjours de tracasserie et d'intrigues, dans ces réduits obscurs et mal-sains, que nous appelons des villes, dont nous avons si ridiculement fait l'objet principal de la politique, et aux préjugés et à la police, et aux réglemens desquels nous avons tant et si hardiment sacrifié l'intérêt des hommes champêtres qui font vivre les citadins. Je ne vous ai pas trompé quand au fait en lui-même, ce qui était le plus important; mais je l'ai été par une relation infidèle, quant au lieu où je l'ai placé. Je dois au public, à la vérité e à vous, de rétracter mon erreur.

Ce n'est pas à la *Nouvelle-Yorck* que

convient entièrement la description que je vous ai envoyée; ses campagnes, il est vrai, ont quelque ressemblance avec celles dont je vous ai esquissé le tableau; mais cette colonie a deux villes, dont l'une porte le nom de la province, et l'autre est *Albany*, de laquelle je vous avais parlé; sa population d'ailleurs est moins considérable que je ne l'avais entendu dire.

Le beau pays qui n'a point de villes, est la *Virgine*; le chef-lieu, qu'on appelle *Williams-Burg*, n'a pas plus de deux cents maisons, en y comprenant un collège pour l'éducation de la jeunesse, et la maison publique où les députés représentans de la province s'assemblent pendant deux mois tous les ans.

Il y a dans ce tems un peu plus de concours; hors de là chacun retourne chez soi, et il ne reste à *Williams-Burg* que les employés de l'administration, les

personnes attachées au collège, et quelques marchands. Les autres lieux où quelques maisons sont rassemblées, et encore de manière qu'elles ne se touchent point, méritent, comme je vous l'ai dit dans mon autre lettre, à peine le nom de hameau : excepté que dans notre Europe semi-barbare, et vouée à la fiscalité, l'idée de hameau emporte presque généralement celle de misère, et qu'à la *Virgile*, au contraire, ce sont des retraites délicieuses où loge la véritable aisance, et où se trouvent abondamment toutes les jouissances réelles qui influent sur le bonheur de la vie.

Douze ou quinze, et jamais plus de trente maisons très-proprement bâties, peu distantes les unes des autes, appartenantes aux propriétaires les plus riches, et dans quelques-unes desquelles sont établis le petit nombre d'artisans dont l'industrie est la plus nécessaire, forment les plus considérables de ces hameaux,

qui n'ont, à proprement parler, ni commencement, ni fin, puisque de proche en proche d'autres maisons au milieu de leurs terres cultivées, couvrent toute la partie du territoire qui est habitée. Je dis la partie habitée ; car quoique la colonie soit considérable et florissante, le pays, qui a plus de huit cents lieues de profondeur, laisse encore une énorme place à ses progrès. L'envie, les petites, rivalités, les minces glorioles et les ridicules jalousies, qui troublent la vie cependant, et qui avilissent l'ame, sont des enfans de la ville.

La fraternité est une fille des champs. Comment refuseraient des bienfaits aux hommes ceux dont les dépenses leur ont toujours produit des richesses ? Comment ne voleraient point au secours d'autrui ceux qui, dans leurs travaux, sentent continuellement le besoin du concours des forces d'autrui ? Entre les artisans et les revendeurs qui peuplent les

villes, et qui y subsistent sur les salaires que procure la dépense d'un revenu borné, la concurrence utile à la société est onéreuse à chacun des individus dont elle en restreint les gains et les profits. Ils apprennent à redouter leurs frères, ils se rassasient de l'humanité. Dans les campagnes, au contraire, où la Nature permet des améliorations sans nombre, où la part d'un homme n'est jamais aux dépens d'un autre, où tout nouveau travail assure une augmentation dans la somme des productions, dont l'échange et la jouissance rendent les humains heureux, ils se regardent les uns les autres avec une secrette reconnaissance, fille et mère de l'union et de l'amour réciproque. Ces sentimens si doux sont singulièrement dominans dans les habitations champêtres de l'Amérique septentrionale. Ils y décident les mœurs. Ils y hâtent les progrès de la culture.

Les secours fraternels gaiement ren-

dus, acceptés de même, y suppléent aux avances qui pourraieut manquer aux nouveaux établissemens. Ces secours font partie de la politesse du pays. Vraie politesse de l'ame, autant préférable à nos vaines, froides et fausses cérémonies, qu'une belle, bonne et respectable mère de famille est au-dessus d'une poupée à ressort. Lorsqu'un nouveau ménage arrive à la *Virginie*, sur le terrein encore inculte dont il a obtenu la concession et la propriété légale pour une somme très-modique, tous les voisins se rassemblent pour le féliciter.

Le nouveau chef de famille leur donne, selon ses moyens, une petite fête, qui dure ordinairement trois jours; mais ces trois jours ne sont pas perdus. Chacun des conviés a apporté sa hache, sa scie et les autres instrumens nécessaires. Ils abattent en chantant une assez grande quantité d'arbres, dont ils bâtissent une maison en appentis, enduite

de terre glaise impénétrable à l'eau, suffisamment spacieuse pour loger le ménage et tout ce qui lui appartient. Cette maison ne sert guère qu'un an au propriétaire. Dès la seconde année elle est métamorphosée en grange, parce que le maître a déja, grace à son propre travail, et sur-tout aux services de ses voisins, qui le traitent tous en amis, une seconde maison, plus propre et plus commode, en charpente de bois équarris avec soin, et couverte de merrain. Telles sont les fêtes, les amusemens, les parties de plaisir de ce bon peuple. Aller dîner chez son ami ou son voisin, c'est toujours aller, pour se divertir, lui rendre un service de beaucoup plus grande valeur que le dîner qu'il vous donne; ces services s'étendent même de tems en tems à l'extirpation des bois, au défrichement, à la culture. La société devient ainsi chaude et tendre, sans qu'il soit besoin d'entasser des individus, ou

plutôt même parce qu'ils ne sont pas entassés. On donnerait sa vie pour des gens qu'on n'a jamais vus, ainsi que pour en recevoir ou leur faire du bien.

La plupart des familles qui ont ainsi commencé, sont parvenues, avec des avances médiocres, à avoir en huit ou dix ans au plus, trois maisons attenantes; l'une en pierre et bois, bien blanche, bien propre, et totalement à l'européenne; la seconde entièrement en bois de charpente, planches et merrain, qui sert de magasin à l'autre, et la troisième, qui est la plus ancienne de toutes, en appentis de bois rond et de terre. Ces deux-ci sont presqu'entièrement dues aux bons offices des voisins. Les richesses que la culture procure au propriétaire, influent plus sur l'autre, avant qu'elle soit bâtie, ces mêmes richesses le mettent aussi lui-même à portée de prêter secours à de nouveaux voisins, ou à ceux des anciens qui ont quelque ouvrage extraordinaire qui les presse.

Cet usage si louable et si saint n'est pas particulier à la *Virginie* ; il a lieu en *Pensilvanie*, dans la *Nouvelle-Yorck*, dans toutes ou presque toutes les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale ; et c'est ce peuple que des marchands exclusifs veulent opprimer. Vous n'êtes pas surpris, sans doute, Monsieur, de ce qu'ils commencent à y trouver de la difficulté. Quand on remplit, comme les Américains de ces heureuses contrées, tous les devoirs de l'homme, il est impossible qu'on ne se rappelle ses droits. Quand on emploie aussi utilement les forces de tous et de chacun, il est impossible qu'elles n'augmentent pas dans une progression très-rapide. Celle de la prospérité de ces colonies est telle, qu'il ne leur faut pas un siècle et demi pour former un empire plus puissant que ne l'est aujourd'hui l'Europe entière. Elles ne sauraient manquer d'atteindre à ce terme et de le passer, pourvu que,

lorsque les villes se seront enfin élevées de toutes parts, l'esprit exclusif des revendeurs qui les habitent, ne s'étende point sur leurs différentes provinces, ne les séduise et ne les divise pas; pourvu qu'elles ne s'accoutument point à se croire des intérêts opposés, tandis que tous les hommes n'en font qu'un seul et même, qui est la plus grande liberté pour tous, de toute espèce de commerce et de travail, et la plus grande sûreté possible dans la jouissance et l'exercice de tous les droits de propriété; pourvu qu'ils ne distinguent et n'avilissent entre eux, dans aucun canton, par aucun privilège de quelque espèce que ce soit, ni Virginien, ni Pensylvanien, ni New-Yorckain, ni Marylandien, ni Louisianien, ni Mexicain, ni Sauvages, ni Européen, ni Africain, ni Blancs, ni Noirs, ni Rouges, ni Barbus, ni Imberbes; pourvu que tout être de l'espèce humaine soit assuré de trouver chez eux la liberté

de faire tout ce qui ne nuit ni à la liberté, ni à la propriété de personne, et à la protection de toute la force publique contre tout ce qui pourrait nuire à sa liberté et à sa propriété : pourvu que dans les moyens de former et de soudoyer cette force publique, on n'en emploie aucun qui soit contradictoire à son objet, et qui puisse ou gêner ou restreindre la culture, le débit, l'échange, la consommation d'aucune espèce de production, soit nationale, attendu que sur les productions nationales se fonde la richesse du territoire ; soit étrangère, attendu que des productions étrangères servent par le commerce à payer celles du pays, à en favoriser le débouché, et à en soutenir la valeur : pourvu qu'en conséquence les assises, les douanes, les péages, les impositions indirectes, les taxes arbitraires, et toutes les vexations qu'elles entraînent y soient proscrits à perpétuité, et que l'impôt y soit assis sur

le produit net du sol, proportionnément à sa quotité, de manière à en favoriser l'accroissement, et à conserver la propriété des terres, l'avantage que lui donne la Nature, d'être la source du bonheur de tous ceux qui en jouissent, et l'objet de l'ambition de tous les citoyens laborieux.

Mais je m'étends peut-être trop, Monsieur, sur ce que deviendra l'Amérique septentrionale; mon but n'était que de vous donner une idée de sa situation actuelle. Je puis répondre à cet égard de la plupart des faits que je vous ai exposés dans cette lettre. Je les tiens d'un des plus grands, des plus éclairés, et des meilleurs hommes que le Nouveau-Monde ait vu naître, et que l'ancien ait jamais admiré, du célèbre docteur *Benjamin Francklin*.

FIN.

TABLE
DU TOME TROISIÈME.

Un évènement nous alarme, 5
J'apprends mon histoire, 29
Je reçois les premiers embrassemens de ma mère, 43
Des malheurs retardent mon arrivée en France, 45
Je voyage dans une des plus belles parties de la France, 48
Histoire d'un jeune homme mal élevé, 70
Histoire d'une jeune fille mal élevée, 124
Je fais une triste rencontre, 154
J'arrive à Paris *et j'y reste quelque tems*, 156
Je vois encore une Ville, 161

14-15

Je retourne dans l'isle de la Paix, 173

LETTRE *à l'Auteur des* Ephémérides *du* Citoyen, *sur un pays très-florissant où il n'y a point de villes*, 181

LETTRE *à l'Auteur des* Ephémérides, *au sujet du pays florissant qui n'a point de villes, dont il a été parlé dans le troisième volume de cette année*, 190

Fin de la Table.

E793
B383e
v.3

